

Libretto

HENRYK SIENKIEWICZ

QUO VADIS ?

roman

Traduit du polonais par
MARIA CIESZEWSKA

libretto

© Éditions Buchet Chastel, Paris, 2001.

ISBN : 978-2-36914-250-8

Né en 1846 à Wola Okrzejska, en Pologne, Henryk Sienkiewicz commence sa carrière comme journaliste. Il entame en 1883 la rédaction de la trilogie de ses grands romans nationaux *Par le fer et par le feu*, *Le Déluge* et *Messire Wolodyjowski* dans lesquels il fait revivre la Pologne du XVII^e siècle. Devenu le plus grand romancier polonais de son époque, Sienkiewicz écrit deux romans de mœurs, *Sans dogme* et *La Famille Polaniecki*, puis commence, en mars 1895, la publication en feuilleton du fameux *Quo vadis?* dans la *Gazeta Polska*, journal pour lequel il avait travaillé lorsqu'il était plus jeune. Ce roman lui vaudra le prix Nobel de littérature en 1905. Henryk Sienkiewicz revient ensuite à l'histoire de la Pologne avec *Les Chevaliers teutoniques*, considérés comme sa dernière grande œuvre, puis il se réfugie en Suisse, à Vevey, pendant la Première Guerre mondiale d'où il organise des secours pour ses frères polonais. Il meurt d'une embolie en 1916 avant d'avoir eu la joie d'assister à la résurrection de la Pologne, pour laquelle il avait tant combattu. Ses cendres retourneront en Pologne libre en 1924.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Publié sous forme de feuilleton dans le journal *Gazeta Polska* en 1895, puis en volume dès l'année suivante, *Quo vadis?* connaît un succès considérable dans le monde entier. Grand roman épique nous narrant les amours de la jeune princesse barbare, et néanmoins chrétienne, Lygie et du patricien romain Vinicius, il a pour cadre les années soixante de notre ère à la fin du règne de l'empereur Néron au moment où commence à éclore le culte nouvellement arrivé de Palestine. Cette thématique chrétienne est au cœur de l'œuvre en opposition au paganisme romain, qui pourtant fascine et intrigue au fil des pages ; par l'exaltation mystique des premiers moments du culte du Christ ; par l'espoir libérateur qu'il suscite chez ses adeptes, face à une société de l'esclavagisme, sanguinaire et débauchée. C'est aussi l'œuvre d'un Polonais qui projette, sous forme d'allégorie, dans le cadre dépaysant du monde antique les tourments de son propre pays privé d'indépendance par l'occupant étranger et dont les libertés individuelles sont bafouées tout au long d'un dix-neuvième siècle qui s'obscurcit au fil d'insurrections indépendantistes qui échouent, réprimées dans le sang et par l'exil. Ainsi, on peut voir dans le portrait d'un Néron tyrannique qui opprime les premiers chrétiens l'image du tsar des Russies qui emprisonne les Polonais en son empire despotique. Mais Sienkiewicz, lecteur invétéré des *Annales* de Tacite, rend aussi

hommage à la civilisation gréco-romaine avec le personnage de Pétrone, l'*arbiter elegantiarum*, le charismatique dandy érudit et hédoniste, symbole de la grande culture classique en voie de disparition.

Traduit de nombreuses fois en français, nous vous présentons ici la plus récente traduction à l'occasion du centenaire de la mort de l'auteur.

I

Pétrone s'était réveillé vers midi, comme à l'ordinaire très fatigué. La veille, il avait été convié chez Néron à un festin qui s'était prolongé fort tard dans la nuit. Depuis un certain temps, sa santé commençait à se gâter. Il disait lui-même qu'il se réveillait le matin comme engourdi et incapable de rassembler ses pensées. Mais le bain matinal et un soigneux pétrissage de son corps, effectué par des esclaves rompus à cela, activaient la circulation de son sang paresseux, le ranimaient, le revigoraient, ce qui fait que, de l'*elaeothesium* (dernier compartiment des bains), il sortait comme ressuscité, les yeux pétillant d'esprit et de gaieté, rajeuni, plein de vie, raffiné, tellement inégalable qu'Othon lui-même n'eût pu rivaliser avec lui, Pétrone, appelé à juste raison, l'*arbiter elegantiarum*.

Il se rendait rarement aux bains publics, à moins que ne s'y trouvât quelque rhéteur qui suscitait l'admiration et dont on parlait en ville, ou qu'il n'y eût dans les éphébies des combats exceptionnels. Il avait d'ailleurs, dans son *insula*, ses propres bains que Celer, le célèbre associé de Sévère, avait agrandis, refaits et aménagés avec un goût tellement sûr que Néron lui-même en reconnaissait la supériorité sur les bains césariens, pourtant plus vastes et incomparablement plus fastueux.

Après ce festin, donc, où, s'étant lassé des pitreries de Vatinus, il avait pris part avec Néron, Lucaïn et Sénécion à une

diatribe sur la question de savoir si la femme avait une âme, il s'était levé tard et prenait son bain comme d'habitude. Deux énormes *balneatores* venaient tout juste de le poser sur une *mensa* de cyprès recouverte d'un *byssus* égyptien d'une blancheur neigeuse, et, de leurs mains trempées dans une huile parfumée, ils commencèrent à frictionner son corps sculptural. Lui, les yeux fermés, attendait que la chaleur du *laconicum* et celle de leurs mains eussent pénétré en lui et en eussent chassé sa lassitude.

Au bout d'un moment, ayant ouvert les yeux, il s'enquit du temps, puis des gemmes que le joaillier Idomène avait promis de lui faire porter ce jour-là. Or il faisait beau, une légère brise soufflait des monts Albains, et les gemmes n'étaient pas arrivées. Pétrone referma les yeux et ordonna qu'on le transportât au *tepidarium* quand, de derrière la portière, surgit le *nomenclator* qui annonça que le jeune Marcus Vinicius, récemment rentré d'Asie Mineure, était venu lui rendre visite.

Pétrone donna l'ordre de faire entrer le visiteur au *tepidarium* où il se rendit lui-même. Vinicius était le fils de sa sœur aînée qui, des années plus tôt, avait épousé Marcus Vinicius, qui fut consul sous Tibère. Le jeune homme avait, sous les ordres de Corbulon, combattu les Parthes et, la guerre terminée, était revenu à Rome. Pétrone avait pour lui un faible confinant à l'attachement car Marcus était un beau jeune homme athlétique; il savait de surcroît garder une certaine mesure esthétique dans la débauche, ce que Pétrone appréciait par-dessus tout.

– Je te salue, Pétrone! dit le jeune homme en entrant d'un pas souple dans le *tepidarium*. Que tous les dieux te soient propices, et surtout Asclépios et Cypris car, sous leur double égide, il ne peut rien t'arriver de mal.

– Bienvenue à Rome et que le repos te soit doux après la guerre! lui répondit Pétrone, en dégageant sa main des plis

de l'étoffe moelleuse de lin dont il était enveloppé. Quoi de neuf en Arménie ? Lors de ton séjour en Asie, n'as-tu pas fait un tour en Bithynie ?

Pétrone avait été jadis proconsul en Bithynie, et l'avait même gouvernée énergiquement et équitablement. Cela était en étrange contradiction avec le caractère de cet homme, célèbre pour son comportement efféminé et un goût très vif pour les jouissances. Aussi aimait-il évoquer cette période qui était une preuve de ce qu'il aurait pu être — et aurait su être — si cela lui avait plu.

— Il m'est arrivé d'aller à Héraclée, répondit Vinicius. Corbulon m'y avait envoyé avec l'ordre d'en ramener des renforts.

— Ah ! Héraclée ! J'y ai connu une jeune fille de Colchide pour laquelle j'aurais donné toutes les divorcées d'ici, sans excepter Poppée. Mais c'est de l'histoire ancienne. Donne-moi plutôt des nouvelles de la frontière des Parthes. À vrai dire, ils m'ennuient, tous ces Vologèse, Tiridate, Tigrane et tous ces barbares qui, comme l'affirme le jeune Arulanus, marchent encore chez eux à quatre pattes et ne font semblant d'être des hommes que devant nous. Mais maintenant on en parle beaucoup à Rome, ne serait-ce que parce qu'il est dangereux de parler d'autre chose.

— Cette guerre se déroule mal, et si n'était Corbulon, elle pourrait se solder par une défaite.

— Corbulon ! Par Bacchus ! C'est un vrai petit dieu de la guerre, un véritable Mars : un grand chef guerrier bien que bouillant, intègre et sot. Je l'aime bien, ne serait-ce que parce que Néron le craint.

— Corbulon n'est pas un sot.

— Tu as peut-être raison. D'ailleurs, cela n'a aucune importance. La sottise, comme dit Pyrrhon, n'est en rien plus mauvaise que la sagesse, et ne diffère d'elle en rien.

Vinicius se mit à parler de la guerre mais lorsque Pétrone referma ses paupières, le jeune homme, voyant son visage las

et quelque peu amaigri, changea de sujet et s'enquit avec une certaine sollicitude de sa santé.

Pétrone rouvrit les yeux.

Sa santé!... Non. Elle n'était pas parfaite. À vrai dire, il n'en était pas encore arrivé au stade du jeune Sysenna, qui avait perdu à tel point sa faculté de perception que, quand on le portait au bain, il demandait : « Suis-je assis ? » Mais il n'allait pas très bien. Vinicius venait de le mettre sous la protection d'Asclépios et de Cypris. Cependant lui, Pétrone, ne croyait pas en Asclépios. On ne savait même pas de qui il était le fils, cet Asclépios : d'Arsinoé ou de Coronide ? Or, quand on n'est pas sûr de la mère, alors que dire du père ! Qui peut, de nos jours, garantir que son père est vraiment le sien ?

Ici, Pétrone se mit à rire, puis il continua :

– J'ai, il est vrai, envoyé il y a deux ans à Épidaure trois douzaines de grives vivantes et une coupe de pièces d'or, mais sais-tu pourquoi ? Eh bien, je me suis dit : cela me fera du bien ou ne m'en fera pas mais cela ne peut en aucun cas me faire de mal. Si dans le monde les gens apportent encore des offrandes aux dieux, c'est que, me semble-t-il, tous raisonnent comme moi. Tous ! Sauf peut-être les muletiers que louent les voyageurs à la *Porta Capena*. À part Asclépios, j'ai eu affaire aussi aux asclépiades quand, l'année dernière, j'ai un peu souffert de la vessie. Ils ont pratiqué pour moi l'incubation. Je savais que c'étaient des escrocs, mais je me suis dit de même : qu'est-ce que je risque ? Le monde repose sur l'escroquerie et la vie est une illusion. Il faut cependant avoir assez de bon sens pour savoir faire la distinction entre les illusions délicieuses et les illusions désagréables. Dans mon *hypocaustum*, j'ordonnerai de faire brûler du bois de cèdre saupoudré d'ambre gris car, dans la vie, je préfère les senteurs aux pestilences. Quant à Cypris à laquelle tu m'as également recommandé, sa protection s'est manifestée pour le moins par un élancement dans ma jambe droite. Mais c'est,

par ailleurs, une bonne déesse. Je suppose que toi aussi, tu déposeras tôt ou tard de blanches colombes sur son autel.

– Certes, oui, acquiesça Vinicius. Les flèches des Parthes ne m’ont pas atteint mais le trait de l’Amour m’a touché... de la façon la plus imprévisible, à plusieurs stades des portes de la ville.

– Par les blancs genoux des Grâces ! Tu me raconteras cela quand nous en aurons le temps, dit Pétrone.

– Je suis justement venu te demander conseil, s’empressa d’ajouter Marcus.

Mais à cet instant entrèrent les *epilatores* qui s’affairèrent auprès de Pétrone, tandis que Marcus, sur l’invitation de son oncle à prendre un bain, enlevait sa tunique et entra dans la baignoire d’eau chaude.

– Ah ! je ne te demande même pas si ton amour est partagé, reprit Pétrone en contemplant le jeune corps de Vinicius comme sculpté dans le marbre. Si Lysippe t’avait connu, tu aurais aujourd’hui orné, sous la forme d’une statue d’Hercule adolescent, la porte qui mène au Palatin.

Le jeune homme eut un sourire de satisfaction et se plongea dans la baignoire, éclaboussant abondamment d’eau chaude la mosaïque qui représentait Héra priant le Sommeil d’endormir Zeus. Pétrone le fixait d’un œil satisfait d’artiste.

Son bain terminé, Marcus se remit à son tour aux mains des *epilatores* quand entra un *lector*, avec sur le ventre un étui de bronze contenant des rouleaux de parchemin.

– Veux-tu entendre quelque chose ? demanda Pétrone.

– Si c’est une œuvre de toi, alors bien volontiers, répondit Vinicius. Sinon, je préférerais bavarder. Les poètes vous assaillent aujourd’hui à tous les coins de rue.

– C’est un fait. On ne peut passer devant une basilique, des thermes, une bibliothèque ou une librairie sans voir un poète gesticuler comme un singe. Lorsqu’il est arrivé d’Orient, Agrippa les a pris pour des fous. Mais c’est comme ça de nos

jours. César écrit des vers, par conséquent tout le monde doit suivre son exemple. Il est seulement interdit d'écrire des vers meilleurs que ceux de César, et cela étant, je crains un peu pour Lucain. Mais moi j'écris de la prose que je ne sers ni à moi-même ni à d'autres. Ce que le lecteur devait lire, c'était les *Codicilli* de ce pauvre Fabricius Veiento.

– Pourquoi « ce pauvre » ?

– Parce qu'on lui a signifié d'aller faire l'Ulysse et de ne pas réintégrer ses pénates jusqu'à nouvel ordre. Cette odys-sée lui sera d'autant plus supportable que sa femme n'est pas Pénélope. Inutile de te dire que l'on a agi sottement. Mais ici, personne ne prend les choses autrement que superficiellement. C'est un livre assez médiocre et insipide que l'on n'a commencé à lire passionnément qu'une fois que l'auteur fut exilé. Maintenant, on entend crier de toutes parts : « *Scandala ! Scandala !* » Il est possible que Veiento ait inventé certaines choses mais moi qui connais la ville, qui connais nos *patres* et nos femmes, je t'assure que tout cela est bien pâle comparé à la réalité. N'empêche que chacun y cherche actuellement soi-même avec appréhension, et ses connaissances avec un malin plaisir. À la librairie d'Avirunus, cent scribes recopient le livre sous la dictée, et son succès est assuré.

– Il n'y est pas question de tes exploits ?

– Si, mais l'auteur s'est mépris sur moi car je suis tout à la fois et plus mauvais et moins plat qu'il ne me décrit. Voistu, nous avons ici, depuis longtemps, perdu le sens de ce qui est convenable ou inconvenant, et il me semble à moi-même que cette différence n'existe pas, bien que Sénèque, Musonius et Thraséas fassent semblant de la voir. Moi, cela m'est bien égal. Par Hercule ! Je parle comme je pense ! Mais j'ai cette supériorité sur eux que je sais ce qui est laid et ce qui est beau, et cela, notre poète à la barbe d'airain par exemple, ce charretier, ce chanteur, danseur et histrion, ne le comprend pas.

– Cela me fait tout de même de la peine pour Fabricius. C'était un bon compagnon.

– Son amour-propre l'a perdu. Tous le suspectaient mais personne ne savait exactement de quoi il s'agissait ; lui-même n'a pas su se retenir et il a tout raconté à qui voulait l'entendre sous le sceau du secret. As-tu appris l'histoire de Rufinus ?

– Non.

– Alors passons au *frigidarium* pour nous rafraîchir et je te la raconterai.

Ils se rendirent au *frigidarium*, au milieu duquel jaillissait un jet d'eau rose clair qui exhalait une odeur de violette. Là, assis dans des niches tapissées de soie, ils se délectèrent de la fraîcheur ambiante et restèrent un moment silencieux. Vinicius regardait, songeur, un faune de bronze qui cherchait de ses lèvres avides celles d'une nymphe renversée sur son bras, puis il dit :

– Celui-là a bien raison. Voilà ce qu'il y a de meilleur dans la vie.

– Plus ou moins ! Mais toi, tu aimes, à part cela, la guerre que moi je n'aime pas, parce que, sous les tentes, les ongles se cassent et se décolorent. D'ailleurs, chacun ses goûts. Barbed'Airain aime le chant, surtout le sien, tandis que le vieux Scaurus affectionne son vase de Corinthe, posé la nuit près de son lit, et qu'il embrasse pendant ses insomnies. À force de l'embrasser, il en a usé les bords. Dis-moi, écris-tu des vers ?

– Non. Je n'ai jamais composé un seul hexamètre.

– Et joues-tu du luth, chantes-tu ?

– Non.

– Et conduis-tu des chars de course ?

– J'ai, autrefois, participé à une course à Antioche, mais sans succès.

– En ce cas je suis tranquille pour toi. Et de quel parti es-tu à l'hippodrome ?

– Des Verts.

– Alors je suis tout à fait rassuré, surtout que tu possèdes une fortune à vrai dire considérable, mais tu n’es pas aussi riche que Pallas ou Sénèque. Car, vois-tu, il est de bon ton d’écrire des vers, de chanter en s’accompagnant du luth, de déclamer et de participer aux courses au cirque, mais il est préférable, et surtout moins dangereux, de ne pas écrire de vers, de ne pas jouer d’un instrument, de ne pas chanter et de ne pas faire de courses au cirque. Le mieux, en revanche, est de savoir admirer, lorsque c’est Barbe-d’Airain qui fait tout cela. Tu es beau garçon, donc tu cours le risque de plaire à Poppée. Mais elle a trop d’expérience pour s’éprendre de qui que ce soit. Elle a eu de l’amour à satiété auprès de ses deux premiers maris ; auprès du troisième, il s’agit pour elle de tout autre chose. Sais-tu que cet imbécile d’Othon l’aime toujours à la folie... Il erre là-bas, sur les rochers d’Hispanie, et soupire ; il a perdu ses anciennes habitudes au point de ne plus prendre soin de lui-même, et il lui suffit maintenant pour se faire coiffer de trois heures par jour. Qui se serait attendu à cela, surtout de la part d’Othon ?

– Moi, je le comprends, dit Vinicius. Mais, à sa place, je ferais tout autre chose.

– Et quoi donc ?

– Je formerais avec des montagnards de là-bas des légions qui me seraient fidèles. Ces Ibères sont de vaillants soldats.

– Vinicius ! Vinicius ! Je suis tenté de te dire que tu n’en serais pas capable. Et sais-tu pourquoi ? Ces choses-là, on les fait mais on n’en parle pas, même au conditionnel. Quant à moi, à sa place, je me moquerais de Poppée, je me moquerais de Barbe-d’Airain et je mettrais sur pied pour mes besoins des légions non pas d’Ibères, mais d’Ibériennes. Tout au plus, j’écrirais des épigrammes que d’ailleurs je ne lirais à personne, pas comme ce pauvre Rufinus.

– Tu devais me raconter son histoire.

– Je te la conterai dans l’*unctorium*.

Mais dans l'*unctorium*, l'attention de Vinicius se porta sur autre chose, à savoir sur de ravissantes esclaves qui y attendaient les baigneurs. Deux d'entre elles, des négresses, semblables à de somptueuses statues d'ébène, se mirent à leur oindre le corps de délicates senteurs d'Arabie ; d'autres, des Phrygiennes habiles dans l'art de la coiffure, tenaient dans leurs mains fines et souples comme des serpents, des miroirs d'acier poli et des peignes ; deux autres, de jeunes Grecques de Cos que l'on eût prises pour des déesses, attendaient en leur qualité de *vestiplicae* le moment d'agencer les plis des toges de leurs maîtres.

– Par Zeus rassembleur des nuages ! s'exclama Vinicius. Quel choix tu as !

– Je préfère la qualité à la quantité, répliqua Pétrone. Toute ma *familia* à Rome ne dépasse pas les quatre cents têtes, et je pense que seuls les parvenus ont sans doute besoin d'un plus grand nombre de domestiques pour leur service personnel.

– Même Barbe-d'Airain ne possède pas de corps plus beaux, remarqua Vinicius, les narines palpitantes.

Pétrone lui rétorqua avec une certaine nonchalance amicale :

– Tu es mon neveu, et moi je ne suis ni aussi égoïste que Bassus, ni aussi tatillon qu'Aulus Plautius.

Ayant entendu ce dernier nom, Vinicius oublia un moment les jeunes filles de Cos et, relevant vivement la tête, il demanda :

– Comment se fait-il qu'Aulus Plautius te soit venu à l'esprit ? Sais-tu que, m'étant démis le bras devant la ville, j'ai passé une quinzaine de jours chez lui ? Étant passé à côté de moi au moment de l'accident, et voyant combien je souffrais, Plautius m'emmena chez lui, où un de ses esclaves, le médecin Mériorion, me soigna. C'est précisément de cela que je voulais te parler.

– Et pourquoi donc ? Serais-tu par hasard tombé amoureux

de Pomponia ? En ce cas, je te plains : pas jeune et vertueuse !
Je ne saurais imaginer plus mauvais amalgame. Brr !

– Non, pas de Pomponia, hélas ! répondit Vinicius.

– Alors de qui ?

– Si je le savais moi-même ! Je ne sais même pas exactement quel est son prénom : Lygie ou Callina ? On l'appelle chez eux Lygie, car elle est issue du peuple des Lygiens, tandis que son nom barbare est Callina. Étrange maison que celle de ces Plautius. Elle est pleine de monde et pourtant il y règne un silence semblable à celui des bosquets de Subiacum. Pendant ces dix et quelques jours, je ne savais pas qu'elle abritait une divinité. Quand une fois, à l'aube, je l'ai vue se laver à la fontaine du jardin. Et je te jure sur l'écume de laquelle a surgi Aphrodite que les rayons de l'aurore passaient à travers son corps. J'ai pensé qu'elle se dissiperait au soleil levant comme se dissipe l'étoile du matin. Depuis, je l'ai revue deux fois, et depuis, aussi, je ne sais plus ce qu'est le repos ; je ne connais pas d'autres désirs, je ne veux pas savoir ce que peut me donner la ville, je ne veux pas de femmes, je ne veux pas d'or, je ne veux pas de bronze de Corinthe, ni d'ambre, ni de nacre, ni de vin, ni de festins ; je veux seulement Lygie. Je te le dis franchement Pétrone, je languis d'amour pour elle, comme languit d'amour pour Pasiteïa le Sommeil représenté sur la mosaïque de ton *tepidarium* ; je languis d'amour jour et nuit.

– Si c'est une esclave, rachète-la.

– Elle n'est pas une esclave.

– Qu'est-elle alors ? Une affranchie de Plautius ?

– N'ayant jamais été une esclave, elle n'a pas pu être affranchie.

– Donc ?

– Je ne sais pas : une fille de roi ou quelque chose de semblable.

– Tu m'intrigues, Vinicius.

– Si tu veux bien m'écouter, j'assouvirai ta curiosité. L'his-

toire n'est pas trop longue. Tu as peut-être connu personnellement Vannius, roi des Suèves, qui, chassé de son pays, a fait ici, à Rome, un long séjour et s'est même signalé par sa chance au jeu d'osselets et son habileté à conduire les chars de course. César Drusus le fit remonter sur son trône. Vannius, qui était en réalité un homme remarquable, gouverna tout d'abord avec sagesse et mena des guerres heureuses ; par la suite pourtant, il commença à trop pressurer non seulement ses voisins mais aussi ses propres Suèves. C'est alors que ses deux neveux, Vangio et Sido, fils de Vibilius, roi des Hermandures, décidèrent de le contraindre à partir de nouveau pour Rome... tenter sa chance aux osselets.

– Je m'en souviens, c'était il n'y a pas si longtemps, sous le règne de Claude.

– Oui. Une guerre éclata. Vannius appela à son secours les Yazygues. En revanche, ses gentils neveux firent appel aux Lygiens qui, ayant entendu parler des richesses de Vannius et, alléchés par l'espoir d'un butin, accoururent en si grand nombre que l'empereur Claude lui-même commença à craindre pour la paix à la frontière. Claude ne voulait pas s'immiscer dans les guerres des barbares. Il écrivit cependant à Atelius Hister, qui commandait la légion du Danube, de porter une attention vigilante au déroulement de cette guerre et de ne pas permettre de troubler notre paix. Hister exigea alors des Lygiens qu'ils lui promissent de ne pas franchir la frontière. Non seulement ils acceptèrent de respecter cette exigence, mais donnèrent encore des otages parmi lesquels se trouvaient la femme et la fille de leur chef... Tu sais que les barbares emmènent à la guerre leurs femmes et leurs enfants. Eh bien ! ma Lygie est la fille de ce chef.

– D'où sais-tu tout cela ?

– Aulus Plautius lui-même me l'a dit. Et, effectivement, les Lygiens n'ont pas alors franchi la frontière, mais les barbares arrivent comme l'orage et s'éloignent de même. Les Lygiens

eux aussi disparurent ainsi avec leurs cornes d'aurochs sur leurs têtes. Ils avaient battu les Suèves et les Yazygues de Vannius, mais leur roi avait péri, de sorte qu'ils repartirent avec leur butin et laissèrent les otages aux mains d'Hister. Peu après, la femme du chef des Lygiens mourut, Hister ne sachant que faire de l'enfant qu'elle laissait, l'envoya au gouverneur de toute la Germanie, Pomponius. Celui-ci, la guerre avec les Cattes ayant pris fin, rentra à Rome où Claude, comme tu sais, lui permit de célébrer son triomphe. La fillette a suivi alors le char du vainqueur mais la cérémonie terminée, comme on ne pouvait la considérer comme une esclave, Pomponius à son tour ne sut qu'en faire ; il finit par la remettre à sa sœur, Pomponia Graecina, femme de Plautius. Dans cette maison où tout, depuis les maîtres jusqu'à la volaille du poulailler, est vertueux, elle a grandi vierge, et, hélas ! tout aussi vertueuse que Graecina elle-même, et si belle que même Poppée semblerait être auprès d'elle une figue d'automne à côté d'une pomme des Hespérides.

– Et alors ?

– Eh bien ! je te le répète, depuis que j'ai vu près de la fontaine les rayons du soleil traverser son corps, j'en suis éperdument amoureux.

– Elle est donc aussi transparente qu'une lamproie ou une jeune sardine ?

– Ne plaisante pas, Pétrone, et si tu te fais des illusions à cause de la désinvolture avec laquelle je te parle de ma passion, alors sache qu'une robe chatoyante couvre souvent de profondes blessures. Je dois te dire aussi que, de retour d'Asie, j'ai passé une nuit dans le temple de Mopsos dans l'attente d'un songe prophétique. Or, dans mon sommeil, Mopsos lui-même m'est apparu et m'a annoncé qu'un grand bouleversement surviendrait dans ma vie par le biais de l'amour.

– J'ai entendu Pline dire qu'il ne croyait pas aux dieux mais

croyait aux songes, et il se peut qu'il ait raison. Mes plaisanteries ne m'empêchent pas de penser parfois qu'il n'existe vraiment qu'une seule divinité, éternelle, toute-puissante, créatrice – *Venus Genitrix*. Elle unit les âmes, unit les corps et les choses. Éros a sorti le monde du chaos. A-t-il bien fait? C'est une autre affaire, mais dès lors qu'il en est ainsi, nous devons reconnaître sa puissance; libre à nous de ne pas la bénir...

– Ah, Pétrone! Il est plus facile en ce monde de faire de la philosophie que de donner un bon conseil.

– Dis-moi ce que tu veux en fait.

– Je veux avoir Lygie. Je veux que mes bras, qui, maintenant, n'étreignent que l'air, puissent l'étreindre, elle, et la serrer sur mon cœur. Je veux respirer son souffle. Si elle était une esclave, je donnerais pour elle à Aulus cent filles aux jambes blanchies à la chaux en signe qu'elles ont été mises en vente pour la première fois. Je veux l'avoir chez moi aussi longtemps que ma tête ne sera aussi blanche que la cime du Soracte en hiver.

– Elle n'est pas une esclave mais, finalement, elle fait partie de la *familia* de Plautius et, vu qu'elle est une enfant abandonnée, elle peut être considérée comme *alumna*. Plautius pourrait te la céder s'il le voulait.

– Alors tu ne connais pas Pomponia Graecina. D'ailleurs, tous les deux se sont attachés à elle comme à leur propre enfant.

– Je connais Pomponia. Un vrai cyprès. Si elle n'était pas la femme d'Aulus, on pourrait la louer comme pleureuse. Depuis la mort de Julia, elle n'a pas quitté la sombre *stola*, et semble déjà, de son vivant, marcher dans une prairie constellée d'asphodèles. Elle est, de surcroît, *univira*, et donc, parmi nos femmes quatre et cinq fois divorcées, elle est, en même temps, un phénix... Mais à propos... as-tu oui dire que le Phénix serait réellement ressuscité en ce moment

en Haute-Égypte, ce qui ne lui arrive pas plus d'une seule fois en cinq cents ans !

– Pétrone ! Pétrone ! Nous parlerons du Phénix une autre fois.

– Que puis-je te dire, mon cher Marc ? Je connais Aulus Plautius qui, bien qu'il blâme mon mode de vie, a un certain faible pour moi, peut-être même a-t-il plus d'estime pour moi que pour bien d'autres, car il sait que je n'ai jamais été un délateur comme Domitius Afer, Tigellin et toute la bande des amis d'Ahénobarbe. Sans me poser en stoïcien, j'ai tout de même désapprouvé certains procédés de Néron sur lesquels Sénèque et Burrhus ont fermé les yeux. Si tu penses que je peux obtenir pour toi quelque chose d'Aulus, alors je suis à ton service.

– Je pense que tu le peux. Tu as de l'ascendant sur lui et, de plus, ton esprit a des ressources inépuisables. Si tu te penchais sur la question et parlais à Plautius...

– Tu te fais une trop haute idée de mon ascendant et de mon esprit, mais s'il ne s'agit que de cela, alors je parlerai à Plautius dès qu'ils seront de retour en ville.

– Ils sont rentrés il y a deux jours.

– En ce cas, allons dans le *triclinium* où nous attend le petit déjeuner, puis, après nous être restaurés, nous nous ferons porter chez Aulus.

– Tu m'as toujours été sympathique, répliqua Vinicius avec vivacité, mais, maintenant, j'ordonnerai sans doute de placer ta statue parmi mes lares. Tiens, une statue aussi belle que celle-ci, et je déposerai des offrandes à ses pieds.

Ayant dit cela, il se tourna vers les statues qui ornaient tout un mur de la salle de réunion, et montra de la main une statue de Pétrone en Hermès, le caducée à la main.

Puis il ajouta :

– Par la lumière d'Hélios ! Si le « divin » Alexandre te ressemblait, alors on ne saurait nous étonner d'Hélène.

Il y avait dans cette exclamation autant de sincérité que de flatterie. En effet, quoique plus âgé et moins athlétique, Pétrone était même plus beau que Vinicius. Les femmes, à Rome, admiraient non seulement la finesse de son esprit et son goût, qui lui avait valu le qualificatif d'arbitre de l'élégance, mais aussi son corps. On pouvait lire cette admiration sur le visage de ces jeunes filles de Cos qui agençaient les plis de sa toge. L'une d'elles, du nom d'Eunice, qui l'aimait secrètement, le regardait dans les yeux avec humilité et émerveillement.

Mais lui ne leur prêtait pas attention. Tout en souriant, il cita, pour toute réponse, une expression de Sénèque concernant les femmes :

– *Animal impudens...* etc.

Puis, posant son bras sur les épaules de Vinicius, il l'emmena dans le *triclinium*.

Dans l'*unctorium*, les deux jeunes Grecques, les Phrygiennes et les deux négresses se mirent à ranger les *epilichnia* à parfums. Mais à cet instant, de derrière la portière légèrement écartée, du côté du *frigidarium*, apparurent les têtes des *balneatores* et l'on entendit un léger «psst». À ce signal, une des jeunes Grecques, les Phrygiennes et les deux Éthiopiennes firent un bond et disparurent en un clin d'œil derrière la portière. Dans les thermes commençait un moment d'ébats et de débauche que ne réprimait pas l'inspecteur, étant donné qu'il avait lui-même maintes fois pris part à des licences semblables. D'ailleurs, Pétrone lui aussi s'en doutait, mais en homme indulgent et n'aimant pas sévir, il feignait de ne pas le voir.

Seule Eunice était restée dans l'*unctorium*. Pendant un moment, elle tendit l'oreille et écouta les voix et les rires qui s'éloignaient en direction du *laconicum*, puis, soulevant l'esca-beau à revêtement d'ambre et d'ivoire sur lequel Pétrone s'était assis il y avait un instant, elle le rapprocha avec précaution de la statue de son maître.

L'*unctorium* était inondé de la lumière des rayons solaires et des couleurs réfléchies par les marbres irisés du revêtement des murs.

Eunice monta sur l'escabeau et, se trouvant à la hauteur de la statue, elle jeta soudain ses bras autour de son cou, puis, ayant rejeté en arrière ses cheveux dorés, et blottissant son corps rose contre le marbre blanc, elle pressa fougueusement sa bouche contre les lèvres froides de Pétrone.

II

Après le repas, appelé petit déjeuner, que les deux hommes avaient commencé à un moment où le commun des mortels avait depuis longtemps fini le *prandium* de midi, Pétrone proposa un petit somme. Selon lui, il était encore trop tôt pour faire des visites. Il y avait à vrai dire des gens qui commençaient à rendre visite à leurs amis au lever du jour, considérant cela, au surplus, comme une ancienne coutume romaine, mais lui, Pétrone, estimait que c'était une coutume barbare. Les heures de l'après-midi étaient les plus convenables, et encore, pas avant que le soleil ne fût passé du côté du temple de Jupiter Capitolin, et n'eût commencé à éclairer le Forum de biais. En automne il pouvait encore faire chaud, et les gens rassasiés, dormaient après leur repas. En attendant, il était agréable d'écouter le bruissement de la fontaine dans l'atrium et, après le millier de pas obligatoire, de s'assoupir dans la lumière rouge filtrée par le *velarium* pourpre à demi tiré.

Vinicius donna raison à Pétrone et ils décidèrent de marcher un peu. Ce faisant, ils parlèrent nonchalamment de ce qui se passait au Palatin et en ville tout en philosophant quelque peu sur la vie. Puis Pétrone se rendit au *cubiculum* mais il ne dormit pas longtemps. Au bout d'une demi-heure, il en ressortit et, ayant demandé qu'on lui apportât de la verveine, il se mit à la humer et à s'en frictionner les mains et les tempes.

– Tu ne peux savoir comme cela revigore et rafraîchit, dit-il. Maintenant, je suis prêt.

La litière attendait depuis longtemps ; ils y entrèrent donc et se firent porter au *Vicus Patricius*, à la maison d'Aulus. L'*insula* de Pétrone se trouvait sur le versant sud du Palatin dans les parages de ce que l'on appelait les *Carinae* ; le chemin le plus court passait donc en contrebas du Forum, mais comme Pétrone voulait à l'occasion entrer chez l'orfèvre Idomène, il donna l'ordre qu'on les portât par le *Vicus Apollinis* et le Forum dans la direction du *Vicus Sceleratus*, à l'angle duquel il se trouvait plein de boutiques de toute sorte.

D'énormes nègres soulevèrent la litière et se mirent en marche, précédés par des esclaves appelés *pedisequi*. Pendant quelque temps, Pétrone, gardant le silence, porta à ses narines ses mains embaumant la verveine, et parut réfléchir à quelque chose. Au bout d'un moment, il dit :

– Il me vient à l'esprit que si ta nymphe des bois n'est pas une esclave, alors elle peut quitter la maison des Plautius et s'installer chez toi. Tu l'entourerais d'amour et la comblerais de richesses, tout comme je l'ai fait avec ma Chrysothémis adorée dont, entre nous, je me suis lassé au moins autant qu'elle de moi.

Marcus hocha la tête.

– Non ? s'étonna Pétrone. Dans le pire des cas, l'affaire serait portée devant l'empereur, et tu peux être sûr que, grâce à mon influence, notre Barbe-d'Airain prendrait fait et cause pour nous.

– Tu ne connais pas Lygie ! rétorqua Vinicius.

– Alors permets-moi de te demander si tu la connais, toi, autrement que de vue ? Lui as-tu parlé ? Lui as-tu avoué ton amour ?

– Je l'ai vue une première fois à la fontaine, puis je l'ai rencontrée encore à deux reprises. N'oublie pas que, durant mon séjour chez les Aulus, j'étais logé dans la villa latérale affectée

aux hôtes et, ayant le bras démis, je ne pouvais prendre place à la table commune. Ce n'est qu'à la veille du jour annoncé de mon départ que j'ai, lors du souper, rencontré Lygie, mais je n'ai pu lui adresser un seul mot. J'ai dû écouter Aulus et ses récits sur ses victoires remportées en Bretagne, puis sur le déclin des petites exploitations en Italie, déclin que Licinius Stolo avait déjà essayé de prévenir. Je ne sais au juste si Aulus est capable de parler d'autre chose et je ne pense pas que nous puissions nous y dérober, à moins que tu ne veuilles prêter l'oreille à ses doléances sur les mœurs efféminées de nos jours. Il y a chez eux des faisans dans les volières mais ils ne les mangent pas, partant du principe que tout faisan consommé rapproche la fin de la puissance romaine. La deuxième fois, j'ai rencontré Lygie près de la citerne du jardin, avec, dans la main, un roseau fraîchement cueilli dont elle trempait la hampe dans l'eau pour en arroser les iris poussant à l'entour. Regarde mes genoux ! Sur le bouclier d'Héraclès, je t'assure qu'ils ne tremblaient pas lorsque des nuées de Parthes fonçaient en rugissant sur nos manipules, mais, auprès de cette citerne, ils ont tremblé. Troublé comme un jeune garçon qui porte encore la bulle au cou, je quémandais seulement de mes yeux un peu de pitié, sans pouvoir prononcer un seul mot.

Pétrone le regarda avec comme une pointe de jalousie.

– Homme heureux ! dit-il. Même si le monde et la vie étaient incomparablement plus mauvais, un seul bien éternel y resterait : la jeunesse.

Au bout d'un moment, il demanda :

– Et tu ne lui as pas adressé la parole ?

– Si. Ayant un tant soit peu repris mes esprits, je lui ai dit que j'étais rentré d'Asie, que je m'étais démis le bras à l'entrée de la ville mais que, au moment où il me fallait quitter cette maison hospitalière, je m'apercevais que la souffrance y avait un plus grand prix que la volupté partout ailleurs, que la maladie y avait plus de prix que la santé partout ailleurs.

Elle écoutait mes paroles, elle aussi troublée et la tête baissée, tout en dessinant quelque chose de son roseau sur le sable safran. Puis elle releva les yeux, regarda encore une fois les signes tracés, puis, encore une fois, posa son regard sur moi comme si elle voulait me demander quelque chose; puis soudain elle s'est enfuie comme une hamadryade devant un faune stupide.

– Elle doit avoir de beaux yeux.

– Comme la mer, et je m'y suis noyé comme dans la mer. L'Archipel, crois-moi, est moins bleu. Au bout d'un moment, le petit Plautius est accouru et a commencé à me demander quelque chose, mais je n'ai pas compris ce qu'il voulait.

– Ô Athéna! s'exclama Pétrone, ôte des yeux de ce garçon le bandeau que lui a noué Éros, sinon il se fracassera la tête contre une colonne du temple de Vénus.

Puis il se tourna vers Vinicius :

– Ô toi, bourgeon printanier de l'arbre de vie! Toi, premier rameau vert de vigne! Je devrais ordonner de te porter non pas chez les Plautius, mais à la maison de Gelosius, où il y a une école pour les garçons qui n'ont pas conscience de la vie.

– Où veux-tu en venir au juste?

– Qu'a-t-elle tracé sur le sable? N'était-ce pas le nom de l'Amour, ou bien un cœur transpercé de son trait ou encore quelque chose qui laisserait entendre que les satyres ont déjà chuchoté à l'oreille de cette nymphe divers secrets de la vie? Comment pouvait-on ne pas regarder ces signes!

– J'ai endossé la toge il y a plus longtemps que tu ne le penses, répliqua Vinicius, et avant même que ne soit accouru le petit Plautius, j'ai examiné attentivement ces signes. Je sais, en effet, qu'en Grèce aussi bien qu'à Rome, les jeunes filles dessinent parfois sur le sable ce que n'ose prononcer leur bouche... Mais devine ce qu'elle a tracé.

– Si c'est autre chose que ce que je t'ai dit, alors je ne le devinerai pas.

– Un poisson.

– Que dis-tu ?

– Je dis bien : un poisson. Cela voulait-il dire qu'un sang froid coule encore dans ses veines ? Je ne saurais le dire. Mais toi qui m'as comparé à un bourgeon printanier de l'arbre de vie, tu sauras sans doute mieux que moi comprendre ce signe ?

– *Carissime!* C'est Pline que tu dois interroger à ce sujet. Il s'y connaît en poissons. Si le vieil Apicius vivait encore, il eût peut-être lui aussi su te dire quelque chose, étant donné qu'il a mangé au cours de sa vie plus de poissons que ne peut en contenir en une fois le golfe de Naples.

La conversation s'interrompt car ils étaient entrés dans une rue grouillante de monde et le vacarme les empêcha de s'entendre. Par le *Vicus Apollinis*, ils débouchèrent sur le *Forum Romanum*, où par beau temps, avant le coucher du soleil, on voyait des foules d'oisifs venus ici pour flâner parmi les colonnes, pour porter les nouvelles et en écouter, pour regarder passer les litières avec des personnages illustres, et enfin, pour jeter un coup d'œil dans les bijouteries, aux comptoirs des changeurs, dans les magasins de soieries, d'articles de bronze et autres, nombreux dans les maisons qui occupaient une partie du Marché en face du Capitole. La moitié du Forum, juste en contrebas du château, était déjà plongée dans l'ombre ; en revanche, les colonnes des temples se dressant plus haut apparaissaient éclatantes de lumière sur le fond de l'azur du ciel. Celles des édifices situés plus bas projetaient des ombres allongées sur les dalles de marbre. Il y en avait tant partout que le regard s'y perdait comme dans une forêt. On eût dit que toutes ces constructions et ces colonnes se sentaient à l'étroit les unes avec les autres. Elles s'étagaient les unes au-dessus des autres, couraient à droite et à gauche, escaladaient les collines, se blottissaient contre les murs du château, ou bien l'une contre l'autre à l'instar de troncs d'arbres plus ou moins hauts, plus ou moins gros ou

fins, dorés ou blancs, tantôt s'épanouissant sous les architraves en feuilles d'acanthé, tantôt s'enroulant en volutes ioniques ou encore surmontées d'un simple carré dorique. Au-dessus de cette forêt brillaient des triglyphes multicolores, des statues de dieux émergeaient des tympanes, des quadriges ailés, dorés, semblaient vouloir s'envoler des frontons dans les airs, dans cet azur silencieux suspendu au-dessus de cette agglomération compacte de temples. Au milieu du Marché et sur ses bords s'écoulait un flot humain : des foules se promenaient sous les arcades de la basilique de Jules César ; des foules aussi étaient assises sur les marches du temple de Castor et Pollux et erraient autour du petit temple de Vesta, semblables sur ce fond de marbre à des essaims multicolores de papillons ou de scarabées. D'en haut, par d'énormes marches, du côté du temple dédié à *Jovi Optimo Maximo*, déferlaient de nouvelles vagues humaines ; près des rostrales, on écoutait des orateurs occasionnels ; çà et là, on entendait les boniments bruyants des marchands de fruits, de vins ou d'eau mélangée à du jus de figue, des charlatans vantant leurs remèdes miraculeux, des devins, des voyeurs de trésors cachés, des interprètes de songes. Par-ci par-là, au brouhaha des conversations et des interpellations se mêlaient les sons de sistres, de sambuques égyptiennes ou de flûtes grecques. À tel ou tel autre endroit, des malades, des personnes pieuses ou des affligés portaient des offrandes aux temples. Parmi les gens, sur les dalles de pierre, se posaient des bandes de pigeons impatients de picorer les grains des offrandes, semblables à des taches mouvantes, bigarrées et sombres, qui brusquement s'envolaient dans un grand bruissement d'ailes pour s'abattre aussitôt sur les espaces désertés par la foule. De temps en temps, des groupes de gens s'écartaient pour laisser passer des litières dans lesquelles on voyait de fins visages de femmes ou des têtes de sénateurs ou de guerriers, aux traits comme figés ou usés par la vie. Une population cosmopolite clamait leurs

noms, les accompagnant de sobriquets, de railleries ou de louanges. Parfois, des détachements de soldats ou de vigiles chargés de veiller au bon ordre dans les rues se frayaient un passage parmi les groupes désordonnés et avançaient d'un pas cadencé. On entendait parler en grec tout autant qu'en latin.

Vinicius, qui n'avait pas été depuis longtemps dans la ville, regardait avec une certaine curiosité ce fourmillement humain et ce *Forum Romanum* qui, tout à la fois, régnait sur la vague du monde et en était submergé et que, devinant la pensée de son compagnon, Pétrone qualifiait de «nid de Quirites sans Quirites». Et réellement, l'élément indigène disparaissait presque dans cette foule composée de toutes les races et de tous les peuples. On y voyait des Éthiopiens, des géants du Nord lointain aux cheveux blonds, des Bretons, des Gaulois, des Germains, des habitants de la Sérique, aux yeux bridés, des gens des bords de l'Euphrate et des rives de l'Indus aux barbes teintes couleur brique, des Syriens des bords de l'Oronte aux doux yeux noirs, des habitants des déserts d'Arabie n'ayant que les os et la peau, des Juifs à la poitrine cave, des Égyptiens avec un éternel sourire indifférent aux lèvres, des Numides et des Africains, des Grecs de l'Hellade qui régnaient sur cette ville sur un pied d'égalité avec les Romains mais par leur savoir, leur art, leur sagesse et leur fourberie, et des Grecs des îles et d'Asie Mineure, et d'Égypte, et d'Italie, et de la Gaule narbonnaise. Dans la foule d'esclaves aux oreilles percées, il ne manquait pas non plus de gens libres, oisifs, que l'empereur amusait, nourrissait, et même habillait ; et de nouveaux venus attirés dans l'immense ville par la facilité de la vie et les possibilités de faire fortune qu'elle offrait ; il ne manquait pas non plus de marchands et de prêtres de Sérapis, palmes dans la main, et de prêtres d'Isis sur les autels de laquelle on déposait plus d'offrandes qu'au temple de Jupiter Capitolin ; et aussi de prêtres de Cybèle, portant dans la main des gerbes dorées de riz, de même

que de prêtres de dieux itinérants, de danseuses orientales à mitres aux couleurs criardes, et de vendeurs d'amulettes, et de charmeurs de serpents, et de mages de Chaldée ; et enfin, de gens sans aucune activité qui, toutes les semaines, venaient dans les greniers des bords du Tibre quémander du blé, se battaient dans les cirques pour des billets de loterie, passaient leurs nuits dans des maisons invariablement croulantes du Transtévère, et, les jours ensoleillés et chauds, sous les cryptoportiques, dans les sales gargotes de Suburre, sur le pont de Milvius ou bien devant les *insulae* des puissants où on leur jetait de temps en temps des reliefs de la table des esclaves.

Pétrone était bien connu de ces foules. Aux oreilles de Vinicius parvenait continuellement l'exclamation : « *Hic est!* », « C'est lui ! » On l'aimait pour sa générosité ; sa popularité avait grandi surtout depuis que l'on avait appris qu'il était intervenu auprès de César contre la peine de mort à laquelle avait été condamnée toute la *familia*, c'est-à-dire tous les esclaves sans distinction de sexe et d'âge, du préfet Pédanius Secundus, et cela parce que l'un d'eux avait, dans un mouvement de désespoir, tué cet homme cruel. Pétrone avait, à vrai dire, répété fort que cela lui était bien égal et qu'il n'en avait parlé à César qu'en privé, en tant qu'arbitre du bon goût dont les sentiments esthétiques s'insurgeaient contre ce massacre barbare, digne de certains Scythes mais non pas des Romains. Il n'en restait pas moins que le peuple, que ce massacre avait indigné, aimait Pétrone depuis lors.

Lui, ne s'en souciait guère. Il se souvenait que ce peuple avait aussi aimé Britannicus que Néron avait empoisonné, et Agrippine qu'il avait fait assassiner, et Octavie que l'on avait étouffée sur la *Pandateria* après lui avoir ouvert les veines dans la vapeur chaude, et Rubellius Plautus que l'on avait exilé, et Thraséas dont chaque jour pouvait être celui de sa condamnation à mort. L'amour du peuple pouvait être plutôt considéré comme un signe de mauvais augure, et Pétrone le

sceptique était en même temps superstitieux. Il méprisait le peuple doublement : et comme aristocrate et comme esthète. Des gens qui sentaient les fèves grillées qu'ils portaient sur eux et qui, de plus, étaient éternellement enroués et suants d'avoir joué à la *mora* dans les coins des rues et sous les péristyles ne méritaient pas d'être appelés des hommes.

Aussi, sans répondre aucunement ni aux applaudissements ni aux baisers qu'on lui envoyait de-ci de-là, relatait-il à Marcus la mésaventure de Pédanius, raillant en l'occurrence la versatilité de la populace des rues qui, le lendemain du jour où elle s'était dangereusement insurgée, applaudissait Néron se rendant au temple de Jupiter Stator. Mais devant la librairie d'Avirunus, il ordonna de s'arrêter et, descendit de la litière pour aller acheter un manuscrit luxueux qu'il remit à Vinicius.

– C'est un cadeau pour toi, dit-il.

– Merci ! répondit Vinicius.

Puis, ayant jeté un coup d'œil au titre, il demanda :

– Le *Satiricon* ? Voilà quelque chose de nouveau. De qui est-ce ?

– De moi. Mais moi, je ne veux pas suivre l'exemple de Rufinus dont je devais te raconter l'histoire, ni celui de Fabricius Veiento ; c'est pourquoi personne ne le sait, et toi, n'en souffle mot à quiconque.

– Tu m'avais pourtant dit que tu n'écrivais pas de vers, remarqua Vinicius en jetant un coup d'œil au texte, alors que j'y vois une prose qui en est abondamment émaillée.

– Quand tu le liras, prête une attention particulière au festin de Trimalcion. Quant aux vers, je m'en suis dégoûté depuis que Néron écrit une épopée. Vois-tu, quand Vitellius veut se soulager, il utilise un bâtonnet d'ivoire qu'il s'introduit dans la gorge ; d'autres se servent de plumes de flamant trempées dans l'huile ou dans une décoction de serpolet. Moi, en revanche, je lis les poésies de Néron, et l'effet est

immédiat. Je peux ensuite les louer sinon avec la conscience tranquille, du moins avec l'estomac vide.

Sur ces mots, il fit de nouveau arrêter la litière devant la boutique de l'orfèvre Idomène, puis, l'affaire des gemmes étant réglée, il ordonna qu'on le portât directement à la maison d'Aulus.

– Chemin faisant, je te raconterai, comme illustration de ce qu'est l'amour-propre d'un auteur, l'histoire de Rufinus, dit-il.

Mais avant même qu'il ne l'entamât, ils tournèrent dans le *Vicus Patricius* et se trouvèrent bientôt devant la demeure d'Aulus. Un jeune et robuste *janitor* leur ouvrit la porte menant à l'*ostium*, au-dessus de laquelle une pie enfermée dans une cage les accueillit bruyamment du mot « *Salve* ».

En allant du second vestibule appelé *ostium* à l'atrium proprement dit, Vinicius demanda :

– As-tu remarqué que le portier ici n'a pas de chaînes ?

– C'est une étrange maison, répondit Pétrone à mi-voix. Tu sais sans doute qu'on a soupçonné Pomponia Graecina de professer une superstition orientale, consistant à vénérer un certain Chrestos. Il semble bien que ce soit Crispinilla qui lui ait rendu ce service, Crispinilla qui ne peut pardonner à Pomponia de s'être, toute sa vie, contentée d'un seul mari. *Univira!*... Il serait plus facile aujourd'hui à Rome de se procurer un plat de lactaires délicieux de Norique. Elle a été jugée par un tribunal familial...

– Tu as raison, c'est une bien étrange maison. Je te raconterai plus tard ce que j'y ai entendu et vu.

Cela dit, ils entrèrent dans l'atrium. L'*atriensis*, esclave préposé du lieu, envoya le *nomenclator* annoncer les visiteurs tandis que d'autres domestiques leur avançaient des chaises et de petits tabourets pour leurs pieds. Pétrone, qui n'était jamais venu dans cette maison austère, s'imaginant qu'il y régnait une perpétuelle tristesse, regardait autour de lui avec quelque étonnement et comme déconcerté, car l'atrium

faisait plutôt une impression agréable. D'en haut, par une grande ouverture, se déversait un faisceau de lumière claire qui se brisait en milliers d'étincelles sur un jet d'eau. Le bassin carré, appelé *implivium*, au milieu duquel se trouvait une fontaine, et destiné à recevoir par mauvais temps l'eau des pluies qui tombait par l'ouverture de la toiture, était entouré d'anémones et de lys. On avait dans cette maison, semblait-il, une prédilection particulière pour les lys car il y en avait des touffes entières, et des blancs et des rouges, de même que pour les iris d'un bleu saphir, dont les délicats pétales, saupoudrés de poussière d'eau, paraissaient argentés. Parmi les mousses humides où étaient posés des pots de lys et parmi les feuillages se dressaient des statuettes de bronze qui représentaient des enfants et des oiseaux aquatiques. Dans un coin, une biche, coulée dans le bronze également, penchait au-dessus de l'eau, sa tête verdâtre, couverte de vert-de-gris, comme si elle voulait boire. Le sol de l'atrium était fait d'une mosaïque ; les murs, en partie à revêtement de marbre et en partie décorés de fresques représentant des arbres, des poissons, des oiseaux et des griffons, attiraient le regard par le jeu des couleurs. L'huissierie des portes des pièces latérales était ornée d'écaille de tortue et même d'ivoire ; adossées aux murs, entre les portes, se dressaient des statues d'ancêtres d'Aulus. On devinait partout un bien-être paisible, sans ostentation mais plein de noblesse et d'assurance.

Pétrone, dont la demeure était incomparablement plus somptueuse et raffinée, ne put pourtant y trouver la moindre chose qui pût offusquer son goût. Il allait en faire la réflexion à Vinicius quand un esclave, le *velarius*, écarta la portière qui séparait l'atrium du *tablinum* et l'on vit apparaître dans le fond Aulus Plautius qui venait d'un pas rapide.

C'était un homme qui approchait du crépuscule de sa vie, aux cheveux grisonnants, mais robuste, au visage énergique, quelque peu court et semblable à une tête d'aigle. Cette fois,

il s'y reflétait un peu d'étonnement, voire de l'inquiétude, du fait de l'arrivée intempestive d'un ami, compagnon et confident de Néron.

Pétrone, homme du monde perspicace, ne fut pas sans s'en apercevoir ; aussi, après les premières paroles de salutations, annonça-t-il avec toute l'éloquence et l'aisance dont il était capable qu'il venait remercier son hôte des soins qui avaient été prodigués au fils de sa sœur, et que seule la reconnaissance était le mobile de sa visite à laquelle, d'ailleurs, l'avaient enhardi ses anciens rapports avec Aulus.

Aulus de son côté l'assura qu'il lui était agréable de le recevoir, mais pour ce qui était de la reconnaissance, affirmait-il, c'était lui-même qui s'en sentait redevable bien que Pétrone ne se doutât probablement pas des raisons de cela.

Pétrone, effectivement, ne s'en doutait pas. C'est en vain que, levant au ciel ses yeux noisette, il tâchait de se remémorer le moindre service rendu à Aulus ou à qui que ce fût. Il ne s'en souvenait d'aucun, à moins que ce ne fût sans doute celui qu'il avait l'intention de rendre à Vinicius. Mais après tout, il se pouvait que pareille chose ait eu lieu malgré lui, uniquement malgré lui.

– J'aime et j'estime beaucoup Vespasien, poursuivait Aulus, à qui tu as sauvé la vie lorsqu'il a eu, une fois, le malheur de s'endormir à la lecture des vers de César.

– Il a eu le bonheur de ne pas les entendre, rectifia Pétrone. Cependant je ne nie pas que ce bonheur eût pu se terminer par un malheur. Barbe-d'Airain voulut absolument lui envoyer un centurion avec l'ordre amical de s'ouvrir les veines.

– Et toi, Pétrone, tu l'en as raillé.

– Exactement, ou plutôt le contraire : je lui ai dit que si Orphée avait su, avec son chant, endormir les bêtes sauvages, alors son triomphe à lui était tout aussi grand d'avoir su endormir Vespasien. On peut critiquer Néron mais à la condition d'incorporer à un petit blâme beaucoup de flat-

terie. Notre gracieuse Augusta Poppée le comprend parfaitement.

– Telle est, hélas ! notre époque, observa Aulus. Il me manque deux dents de devant, qui m’ont été cassées d’une pierre lancée par un Breton, et c’est pourquoi ma prononciation est chuintante. Et pourtant, c’est en Bretagne que j’ai passé les moments les plus heureux de ma vie...

– Parce que c’étaient des moments de victoires, s’empressa d’ajouter Vinicius.

Craignant que le vieux guerrier ne commençât le récit de ses anciennes guerres, Pétrone changea de sujet de conversation. Ainsi, des paysans avaient trouvé dans les environs de Praeneste le cadavre d’un louveteau bicéphale ; avant-hier, lors de l’orage, la foudre avait arraché une pierre angulaire du temple de Luna, ce qui était, vu l’automne tardif, une chose inouïe. Un certain Cotta, celui qui lui avait raconté cela, avait ajouté que les prêtres de ce temple prédisaient de ce fait le déclin de la ville, ou tout au moins la ruine d’une grande maison, ce que seules d’extraordinaires offrandes pourraient conjurer.

À ces récits, Aulus exprima l’opinion que l’on ne saurait négliger de tels présages. Que les dieux puissent être irrités par l’ampleur prise par les crimes n’avait rien de surprenant, et par conséquent les offrandes propitiatoires étaient tout à fait justifiées.

L’ayant écouté, Pétrone poursuivit :

– Bien qu’habitée par un grand homme, ta maison, Plautius, n’est pas trop grande ; la mienne est, à vrai dire, trop grande pour un propriétaire aussi piètre que moi, mais elle est tout de même petite. Mais puisqu’il s’agit de la ruine d’une maison aussi grande que par exemple le *domus transitoria*, cela vaut-il la peine que nous fassions des offrandes pour en conjurer la ruine ?

Plautius ne répondit pas à la question, prudence qui froissa

même quelque peu Pétrone, car bien qu'il ne fit aucune différence entre le mal et le bien, il n'avait jamais été un délateur et l'on pouvait parler avec lui en toute confiance. Il changea donc de nouveau de sujet de conversation, et commença à vanter la demeure de Plautius et le bon goût avec lequel elle avait été décorée.

– C'est une vieille demeure, répondit Plautius, dans laquelle je n'ai rien changé depuis que je l'ai héritée.

La tenture qui séparait l'atrium du *tablinum* étant écartée, la maison se trouvait ouverte de part en part, ce qui faisait que, à travers le *tablinum*, puis le péristyle et la salle appelée *oecus* située derrière lui, le regard pénétrait jusqu'au jardin qui, de loin, paraissait être un tableau clair dans un cadre sombre. De là, des rires joyeux d'enfants parvenaient jusqu'à l'atrium.

– Ah ! mon général, s'exclama Pétrone, permets-nous d'écouter de plus près ce rire franc qu'il est si rare d'entendre de nos jours.

– Bien volontiers, répliqua Plautius en se levant. C'est mon petit Aulus et Lygie qui jouent à la balle. Quant au rire, ne passes-tu pas, Pétrone, toute ta vie à rire ?

– La vie est dérisoire, donc j'en ris, répondit Pétrone. Cependant ici, le rire résonne autrement.

– Pétrone d'ailleurs, ajouta Vinicius, ne rit pas tout le jour mais plutôt toute la nuit.

Tout en bavardant ainsi, ils traversèrent la maison dans toute sa longueur et se trouvèrent dans le jardin où Lygie et le petit Aulus s'amusaient avec des balles que des esclaves, les *spheristae*, affectés exclusivement à ce jeu, ramassaient à terre et leur mettaient dans les mains. Pétrone jeta sur Lygie un rapide et furtif coup d'œil. Ayant aperçu Vinicius, le petit Aulus accourut vers lui pour le saluer, tandis que le jeune homme s'avançant, s'inclina devant la belle jeune fille qui se tenait devant lui, une balle dans la main, les cheveux légèrement ébouriffés, un peu essouffée et les joues roses.

Pomponia Graecina était assise dans le *triclinium* du jardin qu'ombrageaient le lierre, la vigne vierge et le chèvrefeuille; ils allèrent donc la saluer. Bien qu'il ne fréquentât pas la maison des Plautius, Pétrone la connaissait car il la voyait chez Antistia, fille de Rubellius Plautius, et aussi chez les Sénèque et chez Pollio. Il ne pouvait non plus s'empêcher d'éprouver de l'admiration pour son visage triste mais serein, pour la noblesse de son attitude, de ses gestes et de ses paroles. Pomponia bouleversait à tel point l'idée qu'il se faisait des femmes, que, tout débauché jusqu'à la moelle des os qu'il fût, et bien que sûr de lui comme nul autre dans tout Rome, non seulement il ressentait pour elle une sorte de respect mais encore, il perdait un peu de son assurance. Et voici que maintenant, en la remerciant de l'assistance portée à Vinicius, il utilisait comme malgré lui le mot *domina* qui ne lui venait jamais à l'esprit quand il parlait, par exemple, avec Calvia Crispinilla, avec Scribonia, Valeria, Solina et avec d'autres femmes du monde. Après l'avoir saluée et remerciée, il se mit aussitôt à déplorer qu'on vît Pomponia si rarement, qu'on ne pût la rencontrer ni au cirque, ni à l'amphithéâtre; à quoi, elle répondit calmement, en posant sa main sur celle de son mari :

– Nous vieillissons et tous les deux nous aimons de plus en plus l'intimité de notre foyer.

Pétrone voulut protester mais Aulus Plautius ajouta de sa voix chuintante :

– Et nous nous sentons de plus en plus étrangers parmi des gens qui donnent même à nos dieux romains des noms grecs.

– Depuis un certain temps déjà, les dieux sont seulement des figures de rhétorique, rétorqua nonchalamment Pétrone, et comme ce sont les Grecs qui nous ont appris la rhétorique, alors il m'est plus facile à moi-même de dire Héra que Junon.

Cela dit, il porta son regard sur Pomponia comme pour laisser entendre que, devant elle, aucune autre divinité ne

pouvait lui venir à l'esprit ; puis il se mit à contester ce qu'elle avait dit au sujet de la vieillesse : « Les gens vieillissent vite, c'est bien vrai, mais ce sont ceux qui mènent un tout autre train de vie ; à part cela, il est des visages que Saturne semble oublier. » Pétrone le disait même avec une certaine sincérité car Pomponia Graecina, bien que proche du retour d'âge, n'en gardait pas moins un teint d'une rare fraîcheur et, comme elle avait une petite tête et un visage menu, elle donnait par moments, malgré sa robe sombre, malgré sa gravité et sa tristesse, l'impression d'être une toute jeune femme.

Le petit Aulus qui, lors du séjour de Vinicius dans la famille, s'était fortement lié d'amitié avec lui, s'approcha et l'invita à jouer à la balle. Derrière le garçonnet entra aussi dans le *triclinium* Lygie. Sous le rideau de lierre, avec de petites lueurs tremblantes sur son visage, elle parut à Pétrone, plus jolie qu'à première vue, et réellement semblable à une nymphe. Comme il ne lui avait jusqu'alors rien dit, il se leva, s'inclina devant elle et, au lieu de lui faire de simples salutations, il se mit à citer les paroles avec lesquelles Ulysse avait salué Nausicaa :

Je ne sais si tu es une déesse ou une mortelle,
Mais si tu es une habitante de cette terre,
Bénis soient ton père et ta mère,
Bénis soient tes frères...

Pomponia elle-même ne fut pas insensible à la gentillesse raffinée de ce mondain. Quant à Lygie, elle écoutait troublée et rougissante, n'osant lever les yeux. Peu à peu pourtant, un sourire espiègle trembla aux commissures de ses lèvres, sur son visage se refléta la lutte qu'elle livrait en elle entre sa pudeur d'adolescente et son désir de répondre et, visiblement, cette envie l'emporta car, ayant regardé brusquement Pétrone, elle répondit avec les paroles de cette même Nausicaa, les récitant d'un seul trait et un peu comme une leçon :

Tu n'es pas quelconque, et ton esprit n'est pas quelconque !

Puis, faisant volte-face, elle s'enfuit comme s'enfuit un oiseau effarouché.

Ce fut au tour de Pétrone de s'étonner. Il ne s'attendait pas à entendre un vers d'Homère dans la bouche d'une jeune fille dont il savait, pour en avoir été averti par Vinicius, qu'elle était d'origine barbare. Il jeta donc un regard interrogateur à Pomponia mais celle-ci ne put répondre car, à cet instant, elle regardait en souriant le vieil Aulus sur le visage duquel se peignait une grande fierté.

Aulus ne savait pas la dissimuler. D'abord, parce qu'il s'était attaché à Lygie comme à son propre enfant, et ensuite, parce que, malgré ses préjugés de vieux Romain qui le faisaient pester contre la langue grecque et sa propagation, il ne l'en considérait pas moins comme le parachèvement d'une bonne éducation. Lui-même n'avait jamais su bien l'apprendre, ce qu'il déplorait secrètement ; aussi se réjouissait-il maintenant qu'on eût répondu chez lui dans la langue et par un vers d'Homère à ce patricien distingué doublé d'un homme de lettres, sur le point de considérer sa maison comme barbare.

– Nous avons chez nous un pédagogue, un Grec, dit-il en se tournant vers Pétrone, qui donne des leçons à notre garçon, et notre fillette y assiste. Ce n'est encore qu'une bergeronnette à laquelle nous nous sommes habitués tous les deux.

Pétrone regardait maintenant, à travers les enroulements du lierre et du chèvrefeuille, le jardin et le trio qui y jouait. Vinicius avait ôté sa toge et, vêtu de sa seule tunique, il lançait en l'air la balle que Lygie, en face de lui, et les bras levés, s'efforçait d'attraper. De prime abord, la jeune fille n'avait pas fait grande impression sur Pétrone. Elle lui avait semblé trop fluette. Mais depuis qu'au *triclinium*, il l'avait vue de plus près, il s'était dit que l'aurore pouvait bien avoir cette

apparence et, en connaisseur, il avait compris qu'il y avait en elle quelque chose d'extraordinaire. Il avait tout remarqué et jaugé : et le visage rose et délicat, et les lèvres fraîches comme prêtes à recevoir un baiser, les yeux bleus comme l'azur des mers, le front d'une blancheur d'albâtre, et l'abondante chevelure sombre, ondoyante, aux reflets d'ambre et de bronze de Corinthe, et le cou dégagé, et la courbe « divine » des épaules, et tout ce corps souple, svelte, jeune, de cette jeunesse du mois de mai et des fleurs fraîchement écloses. L'artiste et l'adorateur de la beauté s'étaient réveillés en lui ; il eut le sentiment qu'on eût pu écrire au pied de la statue de cette jeune fille l'appellation : « Le Printemps ». Soudain, il pensa à Chrysothémis et réprima un fou rire. Elle lui sembla, avec sa poudre d'or sur les cheveux et ses sourcils noircis, terriblement fanée, quelque chose dans le genre d'une rose flétrie qui s'effeuille. Et pourtant, le Tout-Rome lui avait envié cette Chrysothémis. Puis il se rappela Poppée, et cette légendaire Poppée lui sembla, elle aussi, un masque de cire sans âme. Dans cette jeune fille, vraie tanagra, on devinait non seulement le printemps, mais aussi une rayonnante Psyché, qui irradiait son corps comme la lumière irradie une lampe.

« Vinicius a raison, songea-t-il, tandis que ma Chrysothémis est vieille, vieille... comme Troie ! »

Il se tourna alors vers Pomponia Graecina et, lui montrant le jardin, il lui dit :

– Je comprends maintenant, *Domina*, qu'ayant ces deux êtres, vous préféreriez votre maison aux festins du Palatin et au cirque.

– C'est bien cela, lui répondit-elle en portant son regard sur le petit Aulus et Lygie.

Le vieux guerrier se mit alors à conter l'histoire de la jeune fille et ce qu'il avait entendu, il y avait des années, de la bouche d'Atelius Hister, sur le peuple des Lygiens qui vivaient dans les pénombres du Nord.

Le jeune trio avait cessé de jouer à la balle et se promenait sur le sable du jardin, se détachant sur le fond sombre des myrtes et des cyprès, comme trois blanches statues. Lygie tenait le petit Aulus par la main. Ayant ainsi un peu marché, ils s'assirent sur un banc près de la *piscina* qui occupait le centre du jardin. Au bout d'un moment, le petit Aulus se leva brusquement pour aller effaroucher les poissons dans l'eau transparente. Vinicius, quant à lui, continua la conversation entamée lors de la promenade.

– Eh oui ! dit-il d'une voix sourde et tremblante. À peine avais-je quitté la prétexte que l'on m'a envoyé rejoindre les légions asiatiques. Je n'ai profité ni de la ville, ni de la vie, ni de l'amour. Je sais par cœur un peu d'Anacréon et d'Horace mais je serais incapable comme Pétrone de réciter des vers au moment où l'admiration paralyse l'esprit et l'empêche de trouver ses propres mots pour l'exprimer. Jeune garçon, j'ai fréquenté l'école de Musonius qui nous disait que le bonheur consistait à vouloir ce que voulaient les dieux, et, par conséquent, dépendait de notre volonté. Quant à moi, je pense que le bonheur est différent, plus grand et plus cher, qu'il ne dépend pas de notre volonté car seul l'amour peut le donner. Les dieux eux-mêmes recherchent le bonheur, donc moi aussi, ô Lygie, moi qui n'ai pas jusqu'alors connu l'amour, je cherche, suivant leur exemple, celle qui voudra me donner le bonheur...

Il se tut et on n'entendit plus que le léger clapotis de l'eau dans laquelle le petit Aulus jetait des cailloux pour faire fuir les poissons. Au bout d'un moment, Vinicius reprit son monologue d'une voix encore plus tendre et plus feutrée :

– Tu connais sans doute le fils de Vespasien, Titus. On dit qu'à peine sorti de l'enfance, il s'éprit de Bérénice, au point qu'il manqua de mourir de langueur... C'est ainsi que je saurais aimer, ô Lygie !... La richesse, la gloire, la puissance, tout cela n'est que vaine fumée, vanité ! Le riche trouvera

plus riche que lui, celui qui, hier, fut couvert de gloire, sera éclipsé demain par une nouvelle gloire plus éclatante, le puissant sera bientôt vaincu par plus puissant que lui-même... Mais ni César ni même un dieu, quel qu'il fût, ne connaîtra plus grande volupté, ni ne sera plus heureux qu'un simple mortel au moment où sur sa poitrine respirera un être cher ou qu'il embrassera une bouche adorée... Ainsi l'amour nous met sur un pied d'égalité avec les dieux, ô Lygie!...

Elle écoutait, troublée, étonnée et en même temps comme si elle écoutait les sons d'une flûte ou d'une cithare grecque. Il lui semblait que Vinicius lui chantait une mélodie étrange qui pénétrait doucement dans ses oreilles, remuait son sang tout en remplissant son cœur d'une sorte de défaillance, d'effroi et d'une joie indicible... Il lui semblait aussi qu'il lui disait quelque chose qui existait déjà en elle auparavant mais dont elle n'avait pas eu conscience. Elle sentait qu'il éveillait en elle quelque chose qui, jusqu'alors, avait somnolé, et que, en cet instant, le songe embrumé prenait une forme de plus en plus nette, de plus en plus plaisante, et qui la ravissait.

Entre-temps, le soleil avait depuis longtemps fui au-delà du Tibre et brillait au-dessus du Janicule. Une lumière rouge s'épandait sur les cyprès immobiles et tout l'air en était saturé. Lygie, comme réveillée après un rêve, leva ses yeux bleus sur Vinicius et soudain, le voyant dans la lueur crépusculaire penché sur elle, les yeux suppliants, il lui parut plus beau que tous les hommes, plus beau que tous les dieux grecs et romains dont elle avait vu les statues aux frontons des temples. Il saisit légèrement de ses doigts son bras au-dessus du poignet et demanda :

– Lygie, ne devines-tu pas pourquoi je te dis cela à toi?...

– Non! murmura-t-elle, si bas que Vinicius l'entendit à peine.

Il n'en crut rien et, attirant de plus en plus fortement son bras, il l'eût pressée contre son cœur qui battait à se rompre

tant était ardent le désir qu'éveillait en lui l'exquise jeune fille, et il lui eût adressé des paroles brûlantes si n'eût, à cet instant, paru sur le sentier bordé de myrtes, le vieil Aulus qui, en s'approchant, leur dit :

– Le soleil se couche, par conséquent prenez garde à la fraîcheur du soir et ne plaisantez pas avec Libitine...

– Certes non, rétorqua Vinicius, je n'ai pas jusqu'alors remis ma toge et je ne sens pas la fraîcheur.

– Pourtant on voit déjà à peine la moitié du disque au-dessus de la colline, observa le vieux guerrier. Cela ne vaut pas le doux climat de la Sicile où, le soir, le peuple se rassemble sur les places pour saluer par des chants choraux le coucher de Phébus.

Puis, oubliant qu'il les avait lui-même à l'instant mis en garde contre Libitine, il commença à parler de la Sicile où il avait des propriétés et une grande exploitation rurale qu'il chérissait. Il mentionna aussi qu'il lui venait parfois l'envie de se transporter en Sicile et d'y finir ses jours. Lui, dont les années avaient déjà blanchi les cheveux, en avait assez des frimas d'hiver. Les feuilles ne tombaient pas encore des arbres et un ciel clément riait au-dessus de la ville, mais lorsque la vigne aurait jauni, lorsque la neige serait tombée sur les monts Albains et que les dieux auraient soufflé un vent glacial sur la Campanie, alors qui sait s'il ne se transporterait pas avec toute sa maison dans sa paisible retraite champêtre.

– Envisagerais-tu, Plautius, de quitter Rome ? demanda Vinicius gagné par une subite inquiétude.

– J'y songe depuis longtemps, répondit Aulus, car on est, là-bas, plus tranquille et en plus grande sécurité.

Il se remit à vanter ses vergers, ses troupeaux, sa maison cachée dans la verdure et les collines couvertes de thym et de serpolet où bourdonnaient des essaims d'abeilles. Mais Vinicius ne prêtait pas l'oreille à cette note bucolique, et, obnubilé par la pensée qu'il pourrait perdre Lygie, il regardait

dans la direction de Pétrone, comme s'il attendait de lui seul un secours.

Assis à côté de Pomponia, Pétrone se délectait de la vue du coucher du soleil, du jardin et des personnes qui se tenaient près de la pièce d'eau. Sur le fond sombre des myrtes, leurs vêtements blancs apparaissaient dorés dans la clarté vespérale. Sur le ciel, le crépuscule commençait à se teinter de pourpre, de violet et de reflets d'opale. Le firmament devenait mauve. Les silhouettes noires des cyprès se dessinaient encore plus nettement qu'en plein jour. La paix du soir envahissait les gens, les arbres et tout le jardin.

Pétrone fut frappé par cette paix, surtout par celle qui émanait des êtres humains. Dans le visage de Pomponia, du vieil Aulus, de leur fils et de Lygie, il y avait quelque chose qu'il ne décelait pas dans les visages de ceux qu'il côtoyait tous les jours, ou plutôt, toutes les nuits : il s'en dégagait une sorte de lumière, d'apaisement, une sorte de sérénité qui découlait directement de la vie que tous menaient ici. Et c'est avec quelque étonnement qu'il songea que la beauté et la douceur que lui, Pétrone, avait éternellement recherchées sans jamais les goûter, pouvaient tout de même exister. Il ne sut garder pour lui cette pensée et, se tournant vers Pomponia, il lui dit :

– Qu'il est différent votre monde de celui que gouverne notre Néron !

Elle, levant son fin visage vers la lumière du crépuscule, lui répondit avec simplicité :

– Ce n'est pas Néron qui gouverne le monde, mais Dieu.

Il s'ensuivit un moment de silence. À proximité du *tricladium* se firent entendre dans l'allée les pas du vieux guerrier, de Vinicius, de Lygie et du petit Aulus, mais avant même qu'ils ne fussent arrivés, Pétrone demanda encore :

– Ainsi tu crois aux dieux, Pomponia ?

– Je crois en Dieu, qui est un, juste et tout-puissant, lui répondit la femme d'Aulus Plautius.

III

– Elle croit en Dieu, qui est un, tout-puissant et juste, répéta Pétrone lorsqu’il se retrouva dans sa litière en tête à tête avec Vinicius. Si son Dieu est omnipotent, alors il décide de la vie et de la mort ; s’il est juste, alors il envoie la mort à bon escient. En ce cas, pourquoi Pomponia porte-t-elle le deuil de Julia ? En regrettant Julia, elle réproouve par là même son Dieu. Il faudra que je répète ce raisonnement à notre singe à barbe d’airain. J’estime, en effet, qu’en dialectique, je vaudrais bien Socrate. Pour ce qui est des femmes, je suis bien d’accord que chacune possède trois ou quatre âmes mais aucune n’est raisonnable. Que Pomponia médite avec Sénèque ou Cornutus sur ce qu’est leur grand Verbe !... Qu’ils évoquent ensemble les ombres de Xénophane, de Parménide, de Zénon et de Platon qui, là-bas, dans les antres cimmériens, s’ennuient comme des serins en cage. Je voulais parler avec elle et Plautius d’autre chose. Par le ventre sacré de la déesse égyptienne Isis ! si je leur avais dit tout bonnement pourquoi nous étions venus, j’ai tout lieu de croire que leur vertu résonnerait comme un bouclier de cuivre sous le choc d’une mailloche. Et je n’ai pas osé. Me crois-tu, Vinicius ? Je n’ai pas osé ! Les paons sont de beaux oiseaux mais leur cri est trop strident. J’ai eu peur du cri. Je dois, cependant, louer ton choix. Une véritable « Aurore aux doigts de rose »... Et sais-tu ce qu’elle me rappelle encore ? Le Printemps ! et

encore pas le nôtre en Italie où à peine, çà et là, un pommier se couvre de fleurs alors que les oliviers se dressent toujours gris, aujourd'hui comme hier, mais le printemps que j'ai vu jadis en Helvétie, jeune, frais, vert tendre... Par cette pâle Séléné! Tu ne m'étonnes plus, Marc. Sache pourtant que tu aimes Diane et qu'Aulus et Pomponia sont capables de te mettre en pièces comme jadis l'ont fait avec Actéon ses propres chiens.

Vinicius, tête baissée, garda un moment le silence, puis il commença à parler d'une voix saccadée par le désir :

– Je la désirais avant, et maintenant, je la désire encore plus. Lorsque j'ai pris sa main, j'ai senti comme une brûlure... Il me la faut. Si j'étais Zeus, je l'envelopperais d'un nuage comme il l'a fait avec Io, ou bien je tomberais sur elle en pluie comme il est tombé sur Danaé. Je voudrais baiser ses lèvres jusqu'à la douleur! Je voudrais l'entendre crier dans mes bras. Je voudrais tuer Aulus et Pomponia, puis l'enlever et la porter dans mes bras chez moi. Je ne dormirai pas aujourd'hui. J'ordonnerai de fouetter un de mes esclaves et je l'écouterai gémir...

– Calme-toi, dit Pétrone. Tu as des lubies de charpentier de Suburre.

– Cela m'est égal. Il me la faut. Je suis venu te demander un conseil. Or si tu n'en trouves pas, j'en trouverai un moi-même... Aulus considère Lygie comme sa fille; pourquoi devrais-je, moi, la considérer comme une esclave? Puisqu'il n'y a pas d'autre moyen, alors qu'elle entoure d'un filet la porte de ma maison, qu'elle l'enduisse de graisse de loup et qu'elle prenne place à mon foyer en qualité d'épouse.

– Calme-toi, fou rejeton de consuls. Nous ne traînons tout de même pas, derrière nos chars, des barbares, corde au cou, pour finir par épouser leurs filles. Garde-toi des extrêmes. Utilise jusqu'au dernier les moyens simples et honnêtes et laisse-nous, à tous deux, le temps de réfléchir.

Chrysothémis m'a semblé, à moi aussi, être fille de Jupiter, et pourtant, je ne l'ai pas épousée, tout comme Néron n'a pas épousé Acté bien qu'on en fit une fille du roi Attale... Calme-toi... Songe que si elle voulait quitter pour toi les Aulus, ils n'auraient pas le droit de la retenir, sache que tu n'es pas, toi seul, éperdu d'amour car en elle aussi, Éros a allumé une flamme... Je l'ai vu, et l'on peut se fier à moi quant à cela... Patiente. Il y a un moyen pour tout, mais aujourd'hui j'ai déjà beaucoup trop pensé, et cela me fatigue. En revanche, je te promets de penser encore demain à ton amour, et sans doute Pétrone ne serait pas Pétrone s'il ne trouvait pas quelque solution.

Ils se turent de nouveau. Enfin, au bout d'un moment, Vinicius dit, cette fois, plus calmement :

- Je te remercie et que la Fortune te soit propice.
- Sois patient.
- Où te fais-tu porter ?
- Chez Chrysothémis...
- Tu es bien heureux de posséder celle que tu aimes.
- Moi ? Sais-tu ce qui m'amuse encore en Chrysothémis ?

Eh bien, c'est qu'elle me trompe avec mon propre affranchi, le luthiste Théoclès, et qu'elle croit que je ne m'en aperçois pas. Jadis je l'ai aimée, tandis que, maintenant, ses mensonges et sa sottise m'amuse. Viens avec moi chez elle. Si elle cherche à te séduire et à te dessiner des lettres sur la table d'un doigt trempé dans du vin, alors sache que je ne suis pas jaloux.

Ils se firent porter tous deux chez Chrysothémis.

Dans le vestibule, cependant, Pétrone, posant sa main sur l'épaule de Vinicius, lui dit :

- Attends, il me semble avoir trouvé un moyen.
- Que tous les dieux t'en récompensent...
- C'est bien ça ! Je pense que ce moyen est infaillible. Sais-tu quoi, Marcus ?

- Je t'écoute, mon Athéna...
- Eh bien ! Dans quelques jours, la divine Lygie consom-
mera chez toi le grain de Déméter.
- Tu es plus grand que César ! s'exclama Vinicius avec
exaltation.

IV

Pétrone tint en effet sa promesse.

Le lendemain de sa visite chez Chrysothémis, il dormit à vrai dire toute la journée, mais le soir il se fit porter au Palatin et eut avec Néron un entretien confidentiel à l'issue duquel, au troisième jour, surgit devant la maison de Plautius, un centurion à la tête d'une quinzaine de prétoriens.

Les temps étaient incertains et effroyables. Les envoyés de ce genre étaient le plus souvent, des messagers de la mort. Aussi, lorsque le centurion eut frappé avec le heurtoir à la porte d'Aulus et que le surveillant de l'atrium eut annoncé que des soldats se trouvaient dans le vestibule, toute la maison fut-elle prise d'effroi. La famille entoura aussitôt le vieux guerrier. Nul ne doutait en effet que c'était lui qui était en cause. S'étant jetée au cou d'Aulus, Pomponia se blottit contre lui de toutes ses forces tandis que ses lèvres bleuies s'agitaient en prononçant des mots imperceptibles. Lygie, le visage pâle comme un linge, baisait sa main ; le petit Aulus s'agrippait à sa toge. Des corridors, des pièces situées à l'étage et affectées aux servantes, de l'office, des bains, des logements voûtés du rez-de-chaussée, de toute la maison, des essaims d'esclaves se déversèrent. On entendit fuser de toutes parts des exclamations : *Heu, heu, me miserum !*, les femmes se mirent à pleurer à chaudes larmes, certaines commencèrent à se griffer les joues ou à se couvrir la tête de leur voile.

Seul le vieux guerrier, habitué depuis de longues années à regarder la mort en face, demeura calme ; son court visage aquilin se figea et parut taillé dans la pierre. Au bout d'un moment, ayant ramené le calme et ordonné aux domestiques de se disperser, il dit :

– Laisse-moi, Pomponia. Si ma fin est arrivée, nous aurons tout le temps de nous faire nos adieux.

Il l'écarta doucement tandis qu'elle lui répondit :

– Puisse ton sort être le mien, Aulus !

Puis, tombant à genoux, elle se mit à prier avec la ferveur que seule la peur de perdre un être cher peut donner.

Aulus se rendit dans l'atrium où l'attendait le centurion. C'était le vieux Casius Hasta, son ancien subalterne et compagnon des guerres de Bretagne.

– Je te salue, mon général ! lui dit-il. Je t'apporte un ordre et les salutations de César. Voici les tablettes et le sceau qui attestent que je viens en son nom.

– Je suis reconnaissant à César de ses salutations, quant à son ordre, je l'exécuterai, déclara Aulus. Salut à toi, Hasta, et dis-moi quel est cet ordre.

– Aulus Plautius ! commença Hasta, César a appris que se trouvait chez toi la fille du roi des Lygiens qui, encore du vivant du divin Claude, l'avait remise aux mains des Romains comme gage que son peuple ne franchirait jamais les frontières de l'empire. Notre divin Néron te sait gré, mon général, de lui avoir, pendant tant d'années, donné l'hospitalité chez toi, mais ne voulant pas t'imposer plus longtemps cette charge et tenant compte aussi du fait que cette jeune fille, en tant qu'otage, devrait rester sous la protection de César lui-même et du sénat, il t'ordonne de la remettre entre mes mains.

Aulus, en soldat et homme de caractère qu'il était, ne put se permettre de réagir à cette injonction en laissant percevoir son chagrin, en y opposant des récriminations et des plaintes. Néanmoins, un pli de colère subite et de douleur creusa

son front. Jadis, à la vue d'un tel froncement de sourcils, les légions bretonnes tremblaient, et en ce moment même, sur le visage de Hasta se peignait l'effroi. Mais maintenant, face à cet ordre, Aulus se sentit impuissant. Il fixa encore un instant les tablettes, le sceau, puis levant ses yeux sur le centurion, et s'étant maîtrisé, il lui dit calmement :

– Attends dans l'atrium, Hasta, avant que l'otage ne te soit remis.

Cela dit, il se rendit à l'autre extrémité de la maison, dans la salle dite *oecus*, où Pomponia Graecina, Lygie et le petit Aulus l'attendaient pleins d'angoisse.

– Personne n'est menacé de mort ou d'exil dans des îles lointaines, annonça-t-il. Il n'en reste pas moins qu'un envoyé de César est un avant-coureur du malheur. Il s'agit de toi, Lygie.

– De Lygie ? s'exclama Pomponia stupéfaite.

– C'est bien ça, répondit Aulus.

Puis se tournant vers la jeune fille, il lui dit :

– Lygie, tu as été élevée dans notre maison comme notre propre enfant, et Pomponia et moi nous te chérissons comme si tu étais notre fille. Mais tu sais que tu n'es pas notre fille. Donnée en otage à Rome par ton peuple, c'est à César qu'il incombe de te protéger. Or César te reprend de chez nous.

Le guerrier parlait posément mais d'une voix étrange, inhabituelle. Lygie l'écoutait en clignant des yeux, comme si elle ne comprenait pas de quoi il s'agissait ; Pomponia pâlit ; sur le pas de la porte menant à l'*oecus*, apparurent de nouveau des visages épouvantés d'esclaves.

– La volonté de César doit être respectée, ajouta Aulus.

– Aulus ! s'écria Pomponia en entourant de ses bras la jeune fille comme pour la protéger. Mieux vaudrait la mort pour elle !

Lygie, se blottissant contre elle, répétait : « Mère ! mère ! » sans parvenir à articuler d'autres mots à travers ses sanglots.

Le visage d'Aulus reflétait de nouveau la colère et la douleur.

– Si j'étais seul au monde, dit-il lugubrement, je ne la rendrais pas vivante, et mes proches pourraient aujourd'hui déposer des offrandes à Jupiter Libérateur... Mais je n'ai pas le droit de vous perdre, toi et notre fils qui, lui peut-être, connaîtra des temps plus heureux... Je vais me rendre aujourd'hui même chez César et je vais le supplier de révoquer son ordre. M'écouterait-il? Je ne le sais. En attendant, adieu, Lygie, et sache que moi et Pomponia, nous avons toujours béni le jour où tu as pris place à notre foyer.

Ayant dit cela, il posa sa main sur sa tête, mais bien qu'il s'efforçât de garder son calme, lorsque Lygie leva vers lui ses yeux inondés de larmes et que, ayant saisi sa main, elle y pressa ses lèvres, un chagrin profond, paternel, frémit dans sa voix.

– Adieu, Lygie! notre joie et lumière de nos yeux! dit-il.

Puis il regagna rapidement l'atrium pour ne pas se laisser aller à une émotion indigne d'un Romain et d'un guerrier.

Pendant ce temps, Pomponia emmena Lygie au *cubiculum* où elle se mit à la rassurer, à la consoler et à lui redonner courage; elle lui dit des paroles qui résonnaient étrangement dans cette maison où, juste à côté, dans une pièce contiguë, se dressaient encore un *lararium* et un foyer sur lequel Aulus Plautius, respectueux des anciennes coutumes, offrait des sacrifices aux dieux domestiques. Voici qu'était venu le temps de l'épreuve. Jadis, Virginius avait transpercé la poitrine de sa propre fille pour la sauver des mains d'Appius; plus tôt, Lucrèce avait volontairement payé de sa vie l'outrage subi. La maison de César était un antre d'infamie, de mal, de crime. « Mais nous, Lygie, nous savons pourquoi nous n'avons pas le droit d'attenter à nos jours... » C'était ainsi! Cette loi sous laquelle elles vivaient toutes deux était autre, plus profonde, plus sacrée; elle permettait toutefois de se

défendre contre le mal et l'infamie, dût-on le payer de la vie et du supplice. Celui qui sortait pur de l'ancre de la dépravation avait d'autant plus de mérite. La terre était un tel ancre, mais, heureusement, la vie n'y durait que le temps d'un clin d'œil et l'on ressuscitait seulement du tombeau, au-delà duquel ne régnait plus Néron mais la Miséricorde, et la douleur faisait place à la joie, et au lieu des larmes, il y avait l'allégresse.

Puis elle commença à parler d'elle-même. Oui ! Elle était calme mais il ne manquait pas en son cœur de douloureuses blessures. Ainsi son Aulus avait toujours des écailles sur les yeux, la source de lumière ne l'avait toujours pas éclairé. Il lui était interdit aussi d'élever son fils dans la Vérité. Donc lorsqu'elle songeait qu'il pourrait en être ainsi jusqu'à la fin de sa vie et que pourrait survenir le moment d'une séparation cent fois plus longue et plus effroyable que celle-ci, temporaire, dont elles souffraient maintenant toutes les deux, elle n'arrivait même pas à concevoir comment elle pourrait être heureuse sans eux, fût-ce au ciel. Elle avait déjà passé bien des nuits à pleurer, à prier, implorant miséricorde et grâce. Mais elle offrait sa douleur à Dieu et, confiante, elle attendait. Et maintenant, alors qu'un nouveau coup lui était porté, que, sur l'ordre d'un tyran, on lui ravissait une tête chère, celle dont Aulus disait qu'elle était la lumière de leurs yeux, elle gardait encore confiance, convaincue qu'il y avait une puissance plus grande que celle de Néron, et une Miséricorde plus forte que sa méchanceté.

Elle pressa encore plus fortement sur sa poitrine la tête de la jeune fille ; celle-ci glissa bientôt à ses genoux et, cachant ses yeux dans les plis de son péplum, elle resta ainsi longtemps silencieuse, mais lorsqu'elle se releva, son visage reflétait déjà un peu de calme.

– Cela me fait de la peine pour toi, mère, pour mon père et pour mon frère mais je sais que résister ne servirait à rien,

et vous perdrait tous. En revanche, je te promets de ne jamais oublier tes paroles dans la maison de César.

Elle lui jeta une fois encore ses bras autour du cou, puis lorsqu'elles furent entrées toutes deux dans l'*oecus*, elle commença à faire ses adieux au petit Plautius, au vieux Grec qui avait été leur précepteur, à sa camériste qui l'avait jadis dorlotée, et à tous les esclaves.

L'un d'eux, un Lygien de haute taille et aux larges épaules que l'on appelait dans cette maison Ursus, et qui, en son temps, était arrivé dans le camp des Romains avec la mère de Lygie et elle-même, à la même période que leurs autres domestiques, tomba aux pieds de la jeune fille, puis s'inclina jusqu'aux genoux de Pomponia en lui disant :

– Ô *domina* ! Permettez-moi d'aller avec ma maîtresse afin que je la serve et veille sur elle dans la maison de César.

– Tu n'es pas notre serviteur mais celui de Lygie, répondit Pomponia Graecina, mais te laissera-t-on aller jusqu'à la porte de César ? Et comment parviendras-tu à veiller sur elle ?

– Je ne sais pas, *domina*, je sais seulement que le fer se brise dans mes mains comme du bois...

Aulus Plautius, survenu à cet instant et ayant appris de quoi il s'agissait, ne s'opposa pas au désir d'Ursus, et déclara même qu'ils n'avaient pas le droit de le retenir. Renvoyant Lygie comme otage réclamé par César, ils étaient tenus de lui joindre sa suite qui passait ainsi avec elle sous la protection de ce dernier. Il chuchota à Pomponia qu'elle pouvait, sous le prétexte de laisser à Lygie sa suite, lui attribuer autant d'esclaves qu'elle le jugerait bon car le centurion ne pouvait refuser de les accepter.

Pour Lygie c'était là une sorte de réconfort. Quant à Pomponia, elle se réjouissait de pouvoir l'entourer des domestiques de son choix. Ainsi, à part Ursus, elle lui affecta sa vieille camériste, deux Chyriotes habiles coiffeuses, et deux Germanes pour le bain. Son choix se porta exclusivement

sur des adeptes de la nouvelle religion et comme Ursus la professait lui aussi, depuis quelques années déjà, Pomponia pouvait compter sur leur fidélité et, en même temps, se réjouir à la pensée que le grain de la Vérité serait semé dans la maison même de César.

Elle écrivit aussi quelques mots à Acté, l'affranchie de Néron pour lui recommander Lygie. À vrai dire, Pomponia ne la rencontrait pas aux réunions des adeptes de la nouvelle religion mais elle avait entendu dire parmi eux qu'Acté ne leur refusait jamais des services et qu'elle lisait avec avidité les épîtres de Paul de Tarse. Elle savait d'ailleurs que la jeune affranchie vivait dans une tristesse continuelle, qu'elle était différente de toutes les femmes de l'entourage de Néron et qu'elle était en somme le bon génie du palais.

Hasta se chargea de remettre lui-même la lettre à Acté. Considérant aussi comme naturel qu'une fille de roi eût des domestiques, il ne fit pas la moindre objection pour les emmener au palais, s'étonnant plutôt qu'ils fussent en si petit nombre. Il demanda toutefois, de crainte qu'on ne le soupçonnât de manquer de zèle dans l'exécution des ordres reçus, de se hâter. L'heure était venue de se quitter. Les yeux de Pomponia et de Lygie s'emplirent de nouveau de larmes. Aulus posa une fois encore sa main sur la tête de la jeune fille. Au bout d'un moment, les soldats, accompagnés des cris du petit Aulus qui, défendant sa sœur, menaçait le centurion de ses poings, emmenèrent Lygie à la maison de César.

Le vieux guerrier ordonna alors de lui préparer une litière et, entre-temps, s'étant enfermé avec Pomponia dans la pinacothèque contiguë à l'*oecus*, il lui dit :

– Écoute-moi, Pomponia. Je vais me rendre chez César quoique je pense que ce sera en pure perte, et, bien que la parole de Sénèque ne vaille plus grand-chose pour lui, je serai aussi chez Sénèque. Ceux qui comptent le plus aujourd'hui, ce sont : Sophrone, Tigellin, Pétrone ou encore Vatinius...

Quant à César, il est fort probable qu'il n'ait jamais de sa vie entendu parler du peuple des Lygiens, et s'il a exigé qu'on lui livre Lygie comme otage, c'est sur l'instigation de quelqu'un. Or il est facile de deviner qui a pu le faire.

Pomponia leva brusquement ses yeux sur lui.

– Pétrone ?

– Exactement.

Un moment de silence s'ensuivit, puis le guerrier continua :

– Voilà ce que c'est que de faire entrer chez soi un de ces êtres sans honneur ni conscience. Maudit soit l'instant où Vinicius a franchi le seuil de notre maison ! C'est lui qui a amené Pétrone chez nous. Malheur à Lygie, car ce qu'ils veulent, ce n'est pas l'otage mais seulement une concubine.

Sous l'effet de la colère, d'une rage impuissante et du chagrin d'avoir perdu son enfant adoptif, ses paroles étaient devenues encore plus chuintantes que d'habitude. Pendant un moment il fut en proie à un combat intérieur dont seuls ses poings serrés trahissaient l'âpreté.

– Jusqu'alors, j'ai vénéré les dieux, dit-il, mais, en cet instant, je pense qu'ils n'existent pas en ce monde, et qu'il n'y en a qu'un seul, méchant, fou et monstrueux qui a pour nom Néron.

– Aulus ! répliqua Pomponia. Néron n'est, face à Dieu, qu'une poignée de poussière pourrie.

Aulus se mit à arpenter de long en large la mosaïque de la pinacothèque. Dans sa vie il y avait eu de grands actes mais il n'y avait pas eu de grands malheurs, il n'y était donc pas habitué. Le vieux guerrier s'était plus fortement attaché à Lygie qu'il ne le croyait, et il ne parvenait pas maintenant à se résigner à sa perte. Au surplus, il se sentait humilié. Une main qu'il méprisait s'était abattue sur lui, et il ressentait l'impuissance de sa force face à l'autre force.

Quand enfin il eut maîtrisé la colère qui embrouillait ses pensées, il poursuivit :

– Je pense que Pétrone ne nous l’a pas enlevée pour César, il ne voudrait pas s’exposer au courroux de Poppée. Il l’a donc fait soit pour lui-même, soit pour Vinicius... Aujourd’hui même, j’en aurai le cœur net.

L’instant d’après, la litière le transportait en direction du Palatin. Pomponia, restée seule, se rendit auprès du petit Aulus qui ne cessait de pleurer sa sœur et de menacer César.

Aulus s'était à juste raison douté qu'il ne serait pas autorisé à comparaître devant Néron. On lui répondit que César était occupé à chanter avec le luthiste Terpnos, et qu'en règle générale il ne recevait pas ceux qu'il n'avait pas convoqués. En d'autres termes, cela signifiait qu'Aulus ne devait pas, à l'avenir non plus, chercher à le voir. En revanche, Sénèque, bien que fiévreux, reçut le vieux guerrier avec tout le respect qui lui était dû ; mais lorsqu'il entendit de quoi il s'agissait, il sourit avec amertume et dit :

– Je ne puis te rendre qu'un seul service, noble Plautius : celui de te prier de ne jamais révéler à César que mon cœur partage ta douleur et que je voudrais t'aider. Si en effet César avait le moindre soupçon à cet égard, sache qu'il ne te rendrait pas Lygie, même s'il n'avait aucune autre raison que celle de me contrarier.

Il ne lui conseilla pas non plus de se rendre chez Tigellin, chez Vatinius, ou chez Vitellius. Avec de l'argent, on pourrait peut-être en tirer quelque chose, peut-être voudraient-ils faire enrager Pétrone dont ils cherchent à saper l'influence, mais, de toute évidence, ils trahiraient à César combien Lygie était chère aux Plautius, ce qui serait une raison de plus pour que Néron ne veuille la leur rendre.

Là, le vieux sage se mit à parler avec une ironie mordante dont il dirigeait la pointe contre lui-même :

– Tu t’es tu, Plautius, tu t’es tu des années durant, or César n’aime pas ceux qui se taisent ! Comment as-tu pu ne pas t’extasier devant sa beauté, sa vertu, son chant, ses déclamations, sa façon de conduire un char, ses vers ? Comment as-tu pu ne pas applaudir à la mort de Britannicus, ne pas avoir prononcé de panégyrique en hommage à l’auteur d’un matricide et ne pas avoir présenté de félicitations pour l’étouffement d’Octavie ? Tu manques, Aulus, de circonspection, ce que nous, qui vivons heureux à la cour, possédons au plus haut point.

Cela dit, il prit le gobelet qu’il portait attaché à sa ceinture, en puisa de l’eau à la fontaine de l’impluvium, s’en rafraîchit ses lèvres brûlantes et poursuivit :

– Ah ! Néron a un cœur reconnaissant. Il t’aime parce que tu as bien servi Rome et a porté la gloire de son nom jusqu’aux confins du monde, et il m’aime moi aussi parce que je fus son maître dans sa jeunesse. Et c’est pourquoi, vois-tu, je sais que cette eau n’est pas empoisonnée, et je la bois en toute tranquillité. Le vin chez moi serait moins sûr, mais si tu as soif, n’hésite pas à boire de cette eau. Les aqueducs l’amènent jusqu’ici des monts Albains, et pour l’empoisonner, il faudrait empoisonner toutes les fontaines de Rome. Comme tu vois, on peut encore, en ce monde, vivre en sécurité et avoir une vieillesse paisible. Je suis malade à vrai dire, mais c’est l’âme qui est malade plutôt que le corps.

C’était bien vrai. Il manquait à Sénèque cette force d’âme que possédait par exemple Cornutus ou Thraséas, aussi sa vie était-elle une suite de concessions faites au crime. Il le sentait bien lui-même, il comprenait lui-même qu’un disciple de Zénon de Citium aurait dû suivre une autre voie, et il en souffrait plus que de la crainte même de la mort.

Le guerrier interrompit ses réflexions amères.

– Noble Annaeus, dit-il, je sais comment César t’a récompensé pour les soins dont tu as entouré ses jeunes années.

Mais l'instigateur de l'enlèvement de notre enfant est Pétrone. Indique-moi les moyens dont il faut user avec lui, les influences qu'il subit, et toi-même enfin, fais appel devant lui à toute l'éloquence que peut t'inspirer ta vieille amitié pour moi.

– Pétrone et moi, rétorqua Sénèque, appartenons à deux camps opposés. Je ne connais aucun moyen d'agir sur lui, il ne subit l'influence de personne. Il est possible qu'il vaille, tout dépravé qu'il puisse être, plus que tous ces scélérats dont s'entoure aujourd'hui Néron. Mais ce serait perdre son temps que de lui démontrer qu'il a commis une mauvaise action. Pétrone a depuis longtemps perdu la notion du mal et du bien. Prouve-lui que son procédé est vil, il en aura alors honte. Lorsque je le verrai, je lui dirai : «Ta conduite est digne d'un affranchi.» Si cela n'a pas d'effet, alors plus rien n'en aura.

– Merci tout de même, répondit le guerrier.

Puis il se fit porter chez Vinicius qu'il trouva en train de faire des armes avec son laniste attiré. À la vue du jeune homme s'adonnant tranquillement à des exercices alors qu'un attentat avait été commis contre Lygie, Aulus fut saisi d'une colère terrible qui, le rideau à peine retombé sur le laniste, explosa en un torrent d'amers reproches et d'injures. Or, apprenant que Lygie avait été enlevée, Vinicius pâlit si effroyablement que même Aulus ne put le soupçonner un seul instant de complicité dans l'attentat. La sueur perla au front du jeune homme, son sang, qui avait reflué un instant dans son cœur, remonta en vague brûlante à son visage, ses yeux lancèrent des éclairs, ses lèvres proférèrent des questions incohérentes. Il était ballotté comme dans un ouragan entre la jalousie et la rage. Il lui semblait qu'une fois qu'elle aurait franchi le seuil de la maison de César, Lygie serait à jamais perdue pour lui. Mais lorsque Aulus prononça le nom de Pétrone, un soupçon, tel un éclair, traversa l'esprit du jeune soldat. Pétrone s'était moqué de lui, et ou bien il avait voulu obtenir de nouvelles faveurs de César en lui offrant Lygie ou bien il avait voulu

la garder pour lui-même. Il était impensable pour lui qu'on pût voir Lygie et ne pas la désirer.

L'impulsivité, héréditaire dans sa famille, l'emportait maintenant comme un cheval affolé et lui enlevait toute sa lucidité.

– Aulus! dit-il d'une voix entrecoupée, rentre chez toi et attends-moi... Sache que, Pétrone fût-il mon père, je vengerai sur lui l'outrage fait à Lygie. Rentre chez toi et attends-moi. Ni Pétrone ni César ne l'auront.

Puis il tourna ses poings serrés vers les masques de cire alignés dans les vitrines dans l'atrium et s'exclama :

– Sur ces masques mortuaires ! Je la tuerai plutôt, et moi avec elle.

Ayant dit cela, il bondit et, répétant encore à Aulus les mots : «Attends-moi», il se précipita comme un fou hors de l'atrium et courut chez Pétrone bousculant les gens sur son passage.

Ayant quelque peu repris courage, Aulus regagna sa maison. Il croyait que si Pétrone avait incité César à enlever Lygie pour la remettre à Vinicius, celui-ci la ramènerait chez eux. Enfin la pensée que, au cas où Lygie ne serait pas sauvée, elle serait au moins vengée et préservée de l'infamie par la mort lui était une consolation non des moindres. Il était persuadé que Vinicius tiendrait toutes ses promesses. Il avait vu sa fureur et il connaissait la fougue innée qui caractérisait toute sa famille. Lui-même, bien qu'il chérît Lygie comme s'il eût été son père, eût préféré la tuer que de la laisser à César, et n'eût été l'obligation qu'il avait de penser à son fils, dernier descendant de sa lignée, il l'eût fait immanquablement. Aulus était un soldat, il n'avait que vaguement entendu parler des stoïciens, mais, par son caractère, il était assez proche d'eux, et ses conceptions de la vie, sa fierté, s'accommodaient plus facilement et mieux de la mort que de l'infamie.

Rentré chez lui, il rassura Pomponia, lui redonna courage et ils attendirent tous les deux des nouvelles de Vinicius. De

temps en temps, lorsque les pas de quelque esclave leur parvenaient de l'atrium, ils pensaient que Vinicius leur ramenait peut-être leur enfant chérie, et ils étaient prêts du fond du cœur à leur donner leur bénédiction. Mais le temps passait et aucune nouvelle ne venait. Dans la soirée seulement, le heurtoir du portail se fit entendre.

Au bout d'un moment, un esclave entra et remit une lettre à Aulus. Bien qu'il aimât paraître maître de lui, le vieux guerrier saisit pourtant la lettre d'une main quelque peu tremblante et commença à la lire avec autant d'impatience que s'il s'agissait du sort de toute sa maison.

Soudain son visage se rembrunit comme si l'ombre d'un nuage était passée sur lui.

– Lis ! dit-il en se tournant vers Pomponia.

Pomponia prit la lettre et y lut ce qui suit :

« Marcus Vinicius, Salutations à Aulus Plautius. Ce qui est arrivé est arrivé par la volonté de César devant laquelle il vous faut vous incliner comme nous nous inclinons, moi et Pétrone. »

Après quoi, il s'ensuivit un long silence.

VI

Pétrone était chez lui. Le portier n'osa pas retenir Vinicius qui s'engouffra dans l'atrium comme une rafale et, apprenant qu'il fallait chercher le maître de céans dans la bibliothèque, il s'y précipita. Pétrone étant en train d'écrire, il lui arracha le roseau de la main, le brisa et en jeta les morceaux à terre, puis enfonça ses doigts dans son épaule. Enfin, rapprochant son visage du sien, il lui cria d'une voix rauque :

– Qu'en as-tu fait ? Où est-elle ?

Soudain il se passa une chose ahurissante. Le svelte, l'efféminé Pétrone saisit la main du jeune athlète agrippée à son épaule, après quoi, il happa son autre main et, les tenant dans une seule des siennes avec la force d'un étau de fer, il dit :

– Moi, je suis patraque seulement le matin ; le soir, je retrouve ma vigueur d'antan. Essaie de te dégager. C'est un tisserand qui a dû t'apprendre la gymnastique, un forgeron les us et coutumes.

Sur son visage, on ne lisait même pas la colère ; dans ses yeux seulement brilla une pâle lueur de courage et d'énergie. Au bout d'un moment, il relâcha les mains de Vinicius qui se tenait devant lui, honteux, humilié et rageur.

– Tu as une main d'acier, vociféra-t-il, mais je te jure sur tous les dieux de l'enfer que si tu m'as trahi, je t'enfoncerai un couteau dans la gorge, même si cela devait se faire dans les chambres de César.

– Parlons calmement, répliqua Pétrone. L’acier est plus robuste que le fer, comme tu vois, donc bien que l’on puisse faire d’un seul de tes bras deux comme les miens, je n’ai nul besoin de te craindre. En revanche, je déplore ta grossièreté, et si l’ingratitude pouvait encore m’étonner, je m’étonnerais de la tienne.

– Où est Lygie ?

– Au lupanar, c’est-à-dire dans la maison de Néron.

– Pétrone !

– Calme-toi et assieds-toi. J’ai demandé à César deux choses qu’il m’a promises : d’abord de l’enlever de la maison d’Aulus, et deuxièmement de te la donner. Au fait, n’as-tu pas un couteau dans quelque repli de ta toge ? Peut-être vas-tu me poignarder ? Mais moi je te conseille d’attendre quelques jours, car on t’écrouerait tandis que Lygie se morfondrait dans ta maison.

Un silence s’ensuivit. Vinicius resta un moment ahuri à regarder Pétrone, puis il dit :

– Pardonne-moi. Je l’aime et cet amour me rend fou.

– Admire-moi, Marc. Avant-hier, j’ai dit ceci à César : « Mon neveu Vinicius est tombé amoureux d’une maigrichonne élevée chez les Aulus, au point que ses soupirs ont transformé sa maison en bain de vapeur. Ni toi, César (ai-je dit), ni moi, qui savons ce que c’est que la véritable beauté, nous n’en donnerions un millier de sesterces, mais ce garçon a toujours été aussi bête qu’un trépied alors qu’il est, maintenant, complètement abruti. »

– Pétrone !

– Si tu ne comprends pas que j’ai dit cela pour préserver Lygie, alors je suis prêt à croire que j’ai dit la vérité. J’ai fait croire à Barbe-d’Airain qu’un esthète comme lui ne pouvait considérer une telle fille comme une beauté, et Néron qui, jusqu’à présent, n’ose voir autrement qu’avec mes yeux, ne trouvera en elle aucune beauté, et, n’en trouvant pas, il ne

la désirera pas. Il fallait bien se prémunir contre ce singe et le tenir en laisse. Désormais, ce n'est pas lui qui découvrira la beauté de Lygie mais Poppée, et il est clair qu'elle fera le nécessaire pour l'écarter au plus vite du palais. J'ai encore dit négligemment à Barbe-d'Airain : « Prends Lygie et donne-la à Vinicius ! Tu as le droit de le faire parce qu'elle est un otage, et le faisant, tu feras du mal à Aulus. » Il a accepté. Il n'avait pas la moindre raison de ne pas accepter, d'autant plus que je lui donnais une occasion de contrarier ces braves gens. Ils feront de toi le gardien d'office de l'otage, ils remettront dans tes mains ce trésor lygien. Toi pour ta part, en ta qualité d'allié des vaillants Lygiens, en même temps que fidèle serviteur de César, non seulement tu ne gaspilleras rien de ce trésor, mais encore tu veilleras à le multiplier. Pour sauver les apparences, César la retiendra pendant quelques jours chez lui, puis il l'expédiera dans ton *insula*, veinard que tu es !

– Est-ce bien vrai ? Est-ce qu'elle ne risque rien dans la maison de César ?

– Si elle devait y habiter en permanence, Poppée en parlerait avec Locuste mais, pendant ces quelques jours, elle ne craint rien. Dans le palais de César, il y a dix mille personnes. Il est fort possible que Néron ne la voie pas du tout, d'autant plus qu'il me fait tellement confiance en tout qu'à l'instant même, il m'a envoyé un centurion pour m'informer que celui-ci avait amené la jeune fille au palais et l'avait confiée à Acté. C'est une bonne âme, cette Acté, c'est pourquoi j'ai ordonné qu'on la remette à elle. Pomponia Graecina est visiblement du même avis car elle lui a écrit. Demain, il y aura un festin chez Néron. J'ai obtenu une place pour toi à côté de Lygie.

– Pardonne-moi, Caius, mon emportement, dit Vinicius. J'avais cru que tu avais ordonné de l'enlever pour toi-même ou pour César.

– Je peux te pardonner ton impulsivité mais il m’est plus difficile de te pardonner tes gestes vulgaires, tes cris triviaux et ta voix qui rappelle celle des joueurs de *mora*. Cela, je ne l’aime pas, Marc, et garde-toi de te comporter ainsi. Sache que l’entremetteur de Néron est Tigellin ; sache aussi que si j’avais voulu prendre cette fille pour moi, je t’aurais dit aujourd’hui, en te regardant droit dans les yeux, ce qui suit : « Vinicius, je t’enlève Lygie et je la garderai tant que je ne m’en serai pas lassé. »

Le disant, il fixait de ses prunelles noisette les yeux de Vinicius avec une expression de froideur insolente qui augmenta le trouble du jeune homme.

– C’est ma faute, dit-il. Tu es bon, noble, et je te remercie de toute mon âme. Permits-moi seulement de te poser encore une seule question. Pourquoi n’as-tu pas ordonné d’envoyer Lygie directement chez moi ?

– Parce que César veut sauver les apparences. Les gens en parleront à Rome, et comme nous prenons Lygie en otage, tant qu’ils jaseront, elle restera au palais de César. Puis on te la ramènera en catimini et le tour sera joué. Barbe-d’Airain est un chien poltron. Il sait que son pouvoir est sans limites, et pourtant il cherche à donner un prétexte à chacun de ses méfaits. T’es-tu suffisamment remis de tes émotions pour pouvoir philosopher un peu ? Je me suis moi-même parfois demandé pourquoi le crime, fût-il aussi puissant que César et aussi sûr que lui de son impunité, cherche-t-il toujours à se donner des apparences de légalité, de justice et de vertu ?... Pourquoi lui faut-il se donner toute cette peine ? Assassiner un frère, une mère et une épouse est, à mon avis, une chose digne de quelque roitelet asiatique et non pas d’un empereur romain ; mais si cela m’était arrivé, je n’aurais pas écrit des lettres de justification au sénat... Néron, lui, en écrit, Néron cherche des apparences parce que Néron est un lâche. Un Tibère, pour ne citer que lui, n’était pas un lâche,

et pourtant il a justifié chacun de ses forfaits. Pourquoi en est-il ainsi? Comment comprendre cet étrange, cet involontaire hommage rendu par le mal à la vertu? Et sais-tu ce qui me vient à l'esprit? Eh bien! il en est ainsi parce que le crime est laid alors que la vertu est belle. *Ergo*, un véritable esthète est, par là même, un homme vertueux. *Ergo*, je suis un homme vertueux. Il me faut aujourd'hui offrir une libation aux ombres de Protagoras, Prodicus et Gorgias. Il faut croire que les sophistes eux-mêmes peuvent servir à quelque chose. Écoute toujours car je continue. J'ai fait enlever Lygie aux Aulus pour te la donner. Bien. Lysippe aurait fait de vous des groupes merveilleux. Vous êtes beaux tous les deux, et par conséquent mon acte est beau, et comme il est beau, il ne peut être mauvais. Regarde, Marc, tu vois, assise devant toi, la vertu incarnée en Pétrone! Si Aristide vivait encore, il devrait venir chez moi et m'offrir cent mines pour un bref exposé sur la vertu.

Mais Vinicius que la réalité intéressait plus que les cours sur la vertu, lui dit :

– Demain, je verrai Lygie, puis je l'aurai chez moi tous les jours, je l'aurai continuellement et jusqu'à ma mort.

– Toi tu auras Lygie, et moi j'aurai Aulus sur le dos. Il appellera sur moi la vengeance de tous les dieux des enfers. Et si encore l'animal prenait auparavant une bonne leçon de déclamation... Mais il m'invectivera comme mon ancien portier avait invectivé mes clients; je l'ai d'ailleurs envoyé pour cela à la campagne dans un ergastule.

– Aulus est venu chez moi. Je lui ai promis de lui envoyer des nouvelles de Lygie.

– Écris-lui que la volonté du « divin » César est la loi suprême et que ton premier fils aura pour prénom Aulus. Il faut bien lui donner une consolation, à ce vieux. Je suis prêt à demander à Barbe-d'Airain de le mander demain au festin. Qu'il te voie au triclinium au côté de Lygie!

– Ne fais pas cela, protesta Vinicius. Moi, ils me font de la peine, surtout Pomponia.

Il s’assit pour écrire la lettre qui ôta au vieux guerrier ce qui lui restait d’espoir.

VII

Devant Acté, l'ancienne maîtresse de Néron, les plus grands s'étaient jadis inclinés. Mais elle, même alors, n'avait pas voulu s'immiscer dans les affaires publiques et, s'il lui était arrivé d'user de son influence sur le jeune souverain, c'était pour en tirer de la pitié pour quelqu'un. Silencieuse et humble, elle s'était attiré la reconnaissance de beaucoup, et ne s'était pas fait un seul ennemi. Même Octavie n'était pas parvenue à la haïr. Aux envieux, elle semblait trop peu dangereuse. On savait qu'elle aimait toujours Néron d'un amour triste et endolori, d'un amour qui se nourrissait non plus d'espoir mais du souvenir des moments où ce même Néron fut non seulement plus jeune et plus aimant mais aussi meilleur. On savait qu'elle ne pouvait détacher son âme et ses pensées de ces souvenirs mais qu'elle n'attendait plus rien, et comme on n'avait aucune crainte réelle que César revienne à elle, on voyait en elle une créature tout à fait désemparée et, de ce fait, on la laissait en paix. Pour Poppée, elle n'était qu'une servante silencieuse, tellement inoffensive que son renvoi du palais n'entraînait même pas en ligne de compte.

Cependant, vu que César avait aimé Acté autrefois et qu'il l'avait abandonnée sans rancune, d'une manière paisible, et même, en un sens, amicale, on avait gardé pour elle certains égards. L'ayant affranchie, Néron lui avait donné dans le palais un appartement qui comprenait un *cubiculum*, et une

poignée de serviteurs. Comme ce fut le cas en son temps avec Pallas et Narcisse, qui, bien qu'étant des affranchis de Claude, étaient non seulement des convives de l'empereur aux festins, mais encore y occupaient en leur qualité de ministres puissants, des places de choix, on l'invitait parfois, elle aussi, à la table de César. On le faisait peut-être aussi parce que son ravissant minois était un véritable ornement du festin. D'ailleurs, dans le choix des convives, César avait depuis longtemps déjà cessé de tenir compte des avis de quiconque. On voyait à table une foule hétéroclite de gens de tous les états et de toutes les professions. Parmi eux, il y avait des sénateurs, surtout ceux qui acceptaient en même temps de faire les pitres. Il y avait des patriciens, vieux et jeunes, assoiffés de réjouissances, de faste et de luxure. On y voyait des femmes portant de grands noms mais qui, le soir, pour se divertir, n'hésitaient pas à coiffer la perruque blonde et partir dans les rues sombres en quête d'aventures. On y voyait de hauts magistrats et des pontifes qui, eux-mêmes ravis devant leurs coupes pleines, se moquaient de leurs propres dieux ; à côté d'eux, une racaille de toute sorte, composée de chanteurs, de mimes, de musiciens, de danseurs et de danseuses, de poètes qui, tout en déclamant des vers, pensaient aux sesterces que pouvait bien leur valoir la louange des vers césariens, de philosophes-meurt-de-faim, qui suivaient d'un regard avide l'arrivée des plats, et enfin de célèbres cochers, prestidigitateurs, thaumaturges, conteurs, bouffons, mais aussi des vagabonds les plus divers, promus par une mode ou la sottise à une célébrité d'un jour, et parmi lesquels il n'en manquait pas qui cachaient sous leurs longs cheveux leurs oreilles trouées, marque de l'esclavage.

Ceux qui tenaient le haut du pavé prenaient place à table ; le menu fretin servait au divertissement pendant que les premiers mangeaient, attendant lui-même le moment où les serviteurs lui permettraient de se jeter sur les restes des mets

et des boissons. Les invités de ce genre étaient recrutés par Tigellin, Vatinius et Vitellius, qui étaient obligés parfois de leur fournir des vêtements appropriés au palais de César. Celui-ci d'ailleurs aimait une telle compagnie et s'y sentait tout à fait à l'aise. Le luxe de la cour dorait tout et donnait à tout de l'éclat. Grands et petits, descendants de nobles familles et tourbe du pavé de ville, prodigieux artistes et piètres talents se ruaient sur le palais, pour rassasier leurs yeux émerveillés d'un faste qui dépassait presque toute imagination et pour approcher le dispensateur de toutes les faveurs, de toutes les richesses et de tous les biens, dont le seul bon plaisir pouvait à vrai dire, ou bien les rabaisser ou bien les élever outre mesure.

Ce jour-là, Lygie devait, elle aussi, prendre part à un tel festin. Elle était ballottée entre la peur, l'incertitude et l'étourdissement bien compréhensible après le choc qu'elle venait de subir, et le désir de se rebeller. Elle avait peur de César, peur des gens, peur du palais dont le vacarme l'excédait, elle avait peur aussi des festins dont elle savait l'ignominie pour en avoir entendu parler avec Aulus, Pomponia Graecina et leurs amis. Adolescente, elle n'en était pas pour autant une ingénue, car en ces temps, on prenait conscience du mal assez tôt, même parmi les enfants. Elle savait donc qu'elle courait à sa perte dans ce palais, ce dont l'avait d'ailleurs avertie Pomponia au moment de leur séparation. Ayant cependant une âme jeune, non familiarisée avec la dépravation et obéissant aux préceptes élevés que lui avait inculqués sa mère adoptive, elle avait promis de se défendre contre une telle perte : à sa mère, à elle-même, et à ce Divin Maître, en lequel elle croyait mais aussi qu'elle aimait de tout son cœur à demi enfantin pour la douceur de Son enseignement, pour l'amertume de Sa mort et la gloire de Sa Résurrection.

Elle était certaine que ni Aulus ni Pomponia Graecina ne seraient tenus pour responsables de ses actes ; elle se demandait donc s'il n'était pas préférable de ne pas se soumettre

et de ne pas aller au festin. Tantôt la peur et l'inquiétude pétrifiaient son âme, tantôt naissait en elle le désir de faire preuve de courage, de persévérance, d'affronter le supplice et la mort. Le Divin Maître avait pourtant demandé de le faire. Ne nous en avait-Il pas donné l'exemple ? Pomponia lui avait même raconté que les plus fervents parmi les adeptes désiraient de toute leur âme une telle épreuve et la demandaient dans leurs prières. Lygie était, elle aussi, prise d'un tel désir quand elle était encore chez les Aulus. Elle se voyait martyre, avec des plaies aux mains et aux pieds, blanche comme la neige, d'une beauté surnaturelle, portée dans l'azur par des anges tout aussi blancs, et son imagination se complaisait dans des visions semblables. Il y avait en cela beaucoup de rêves enfantins mais aussi un tant soit peu de narcissisme que Pomponia réprimandait. Et maintenant que toute résistance à la volonté de César pouvait lui valoir un châtement cruel, et que les supplices entrevus dans ses rêves pouvaient devenir une réalité, aux belles visions, aux images qui la captivaient, venait s'ajouter de la curiosité mêlée à de la peur : comment la châtierait-on et quelle sorte de torture lui ferait-on subir ?

Et c'est ainsi que son âme à demi enfantine hésitait entre ces deux partis à prendre. Ayant appris ces hésitations, Acté regarda la jeune fille avec stupéfaction, comme si elle délirait. Ne pas se soumettre à la volonté de César ? S'exposer d'emblée à son courroux ? Pour le faire, il fallait sans doute être une enfant qui ne savait pas ce qu'elle disait. Des paroles mêmes de Lygie, il découlait qu'elle n'était pas, en fait, un otage mais une fillette oubliée par son peuple et que, par conséquent, aucun droit des peuples ne la protégeait. Et même si un tel droit la protégeait, César était assez puissant pour le fouler aux pieds dans un accès de colère. Il avait plu à César de la prendre et, à partir de là, il en disposait. Désormais, elle était soumise à sa volonté, au-dessus de laquelle aucune autre au monde n'existait.

– C’est ainsi, continua-t-elle. Moi aussi, j’ai lu les épîtres de Paul de Tarse, et je sais qu’au-dessus de la terre, il y a Dieu et le Fils de Dieu qui est ressuscité, mais sur terre, il n’y a que César. Ne l’oublie pas, Lygie. Je sais aussi que ta religion ne te permet pas d’être ce que je fus moi-même et que, lorsque viendra le moment de choisir entre l’infamie et la mort, il te faudra, tout comme aux stoïciens dont m’a parlé Épictète, choisir seulement la mort. Mais peux-tu savoir si c’est la mort qui t’attend et non l’ignominie? N’as-tu pas entendu parler de la fille de Séjan? Elle était encore une petite fille quand, sur ordre de Tibère, elle dut, pour que soit respectée la loi qui interdit de punir de mort les vierges, subir les derniers outrages avant de mourir. Lygie, Lygie, n’exaspère pas César! Quand sera venu le moment crucial où il te faudra choisir entre la honte et la mort, alors tu agiras comme te le dictera ta Vérité, mais ne cherche pas volontairement ta perte et n’irrite pas pour une raison futile un dieu terrestre et au surplus cruel.

Acté parlait avec beaucoup de compassion, et même d’exaltation, et parce qu’elle était un peu myope, elle rapprocha son doux visage de celui de Lygie, comme pour vouloir vérifier la portée de ses paroles.

Jetant avec une confiance d’enfant ses bras autour du cou d’Acté, Lygie lui dit :

– Comme tu es bonne, Acté!

Touchée par cet éloge et cette confiance, Acté la pressa sur son cœur, puis, se libérant de l’étreinte de la jeune fille, elle lui répondit :

– Mon bonheur est passé, et ma joie est passée aussi, mais je ne suis pas mauvaise.

Puis elle se mit à arpenter la pièce et à se parler à elle-même avec une sorte de désespoir :

– Non! Lui non plus n’était pas mauvais. Lui-même croyait alors qu’il était bon, et il voulait être bon. Je le sais mieux

que quiconque. Tout cela est venu plus tard... lorsqu'il a cessé d'aimer... D'autres ont fait de lui ce qu'il est, d'autres et Poppée!

Ses cils s'inondèrent de larmes. Lygie la suivit un moment de ses yeux bleus, et enfin elle lui demanda :

– Tu le regrettes, Acté?

– Je le regrette! répondit Acté d'une voix monocorde.

Puis elle recommença à marcher, les mains crispées comme de douleur et le visage reflétant le désarroi.

Lygie continua à l'interroger timidement :

– Et tu l'aimes encore, Acté?

– Je l'aime...

Et, au bout d'un moment, elle ajouta :

– À part moi, personne ne l'aime...

Un silence se fit, pendant lequel Acté s'efforça de retrouver son calme que les souvenirs avaient troublé et, lorsque enfin son visage eut repris son expression habituelle de paisible tristesse, elle dit :

– Parlons de toi, Lygie. Ne songe même pas à t'opposer à César. Ce serait folie. Rassure-toi enfin. Je connais bien cette maison, et je pense que tu ne risques rien de la part de César. Si Néron avait ordonné de t'enlever pour lui-même, il ne t'aurait pas fait venir au Palatin. Ici, c'est Poppée qui règne et Néron, depuis qu'elle lui a donné une fille, est encore plus qu'avant sous sa domination... Non. Néron a ordonné, à vrai dire, que tu sois présente au festin, mais il ne t'a pas vue jusqu'à présent, il ne s'est pas enquis de toi, par conséquent, il ne se préoccupe pas de toi. Il t'a enlevée à Aulus et Pomponia peut-être par méchanceté envers eux... Pétrone m'a écrit pour me demander de te protéger, et comme Pomponia l'a fait aussi, ce que tu sais sans doute, il est possible qu'ils se soient concertés. Peut-être l'a-t-il fait à sa demande. S'il en est ainsi, si lui aussi, à la demande de Pomponia, te prend sous sa protection, alors rien ne saurait te menacer, et qui sait

même si Néron, sur son instigation, ne te renverra pas chez les Aulus. J'ignore si Néron l'aime tellement, mais je sais qu'il lui arrive rarement d'oser être d'un avis contraire au sien.

– Ô Acté! s'exclama Lygie. Pétrone était chez nous la veille du jour où l'on m'a emmenée, et ma mère était persuadée que c'était lui qui avait poussé Néron à ordonner mon enlèvement.

– Ce serait alors mauvais signe, observa Acté.

Puis, après un moment de réflexion, elle poursuivit :

– Il est fort possible que Pétrone ait, en bavardant lors d'un dîner, révélé involontairement à Néron qu'il avait vu chez les Aulus un otage des Lygiens, et alors Néron, jaloux de son pouvoir, a exigé que tu lui fusses restituée, parce que les otages reviennent de droit à l'empereur. D'ailleurs, il n'aime pas Aulus et Pomponia. Je ne pense pas que Pétrone userait d'un tel moyen s'il avait voulu t'enlever à Aulus. J'ignore si Pétrone est meilleur que ceux qui entourent Néron, mais il est différent... Enfin, à part Pétrone, peut-être trouveras-tu encore quelqu'un d'autre qui voudra intercéder en ta faveur auprès de César. N'as-tu pas connu chez les Aulus quelque familier de Néron?

– J'y voyais quelquefois Vespasien et Titus.

– César ne les aime pas.

– Sénèque aussi.

– Il suffit que Sénèque conseille une chose pour que Néron veuille faire autre chose.

Le clair visage de Lygie commença à rougir.

– Vinicius aussi...

– Je ne le connais pas.

– C'est un parent de Pétrone, qui est rentré récemment d'Arménie.

– Crois-tu que Néron lui soit bienveillant?

– Vinicius est aimé de tous.

– Et il consentirait à intercéder en ta faveur?

– Oui.

Acté eut un sourire plein de tendresse et poursuivit :

– Alors tu le verras sûrement au festin. Tu dois y être, tout d’abord parce que tu le dois... Seule une enfant comme toi avait pu penser qu’il pût en être autrement. Deuxièmement, si tu veux revenir chez les Aulus, tu y auras la possibilité de prier Pétrone et Vinicius qu’ils obtiennent pour toi, grâce à leur influence, le droit de revenir chez tes parents. S’ils étaient ici, ils te diraient tous les deux ce que je t’ai dit, à savoir qu’il serait insensé et néfaste de tenter de se rebeller. César pourrait, il est vrai, ne pas s’apercevoir de ton absence, mais si jamais il s’en apercevait et en déduisait que tu as osé t’opposer à sa volonté, alors il n’y aurait plus de salut pour toi. Viens, Lygie... Entends-tu cette rumeur dans la maison ? Le soleil se couche et les invités commenceront bientôt à affluer.

– Tu as raison, Acté, répondit Lygie. Je suivrai ton conseil.

Quels facteurs avaient prévalu dans cette décision ? Le désir de voir Vinicius et Pétrone ou la curiosité bien féminine de voir, une seule fois dans sa vie, un tel festin et là, César, sa cour, la fameuse Poppée et d’autres beautés, et tout ce faste inouï dont on racontait les merveilles dans Rome ? Lygie ne le savait sans doute pas elle-même. Mais Acté de toute façon avait raison et la jeune fille s’en rendait bien compte. Il fallait y aller, donc lorsque la nécessité et le simple bon sens vinrent conforter sa secrète tentation, elle cessa d’hésiter.

Acté la conduisit alors dans son propre *unctorium* pour l’oindre et la vêtir et, bien qu’il ne manquât pas d’esclaves dans la maison de César et qu’Acté en possédât un nombre assez considérable pour son service personnel, par compassion pour la jeune fille dont l’innocence et la beauté avaient ému son cœur, elle décida de l’habiller elle-même. Il fut visible aussitôt qu’il restait encore dans la jeune Grecque, malgré sa tristesse, et toute lectrice assidue qu’elle fût des épîtres de Paul de Tarse, beaucoup de l’âme hellène, plus sensible à la beauté du corps qu’à toute autre chose au monde. Ayant

déshabillé Lygie, elle ne put à la vue de son corps, tout à la fois gracie et bien galbé, semblant fait de nacre et de rose, retenir un cri d'admiration et, reculant de quelques pas, elle contempla émerveillée cette incomparable figure printanière.

– Lygie ! s'exclama-t-elle enfin. Tu es cent fois plus belle que Poppée.

La jeune fille, élevée dans l'austère maison de Pomponia où, même entre femmes, la pudeur était de rigueur, se dressait, sublime, comme un rêve merveilleux, harmonieuse comme une œuvre de Praxitèle ou comme un chant, mais troublée, rose de confusion, les genoux serrés, les mains posées sur sa poitrine, les paupières baissées. Enfin, elle leva les bras d'un geste brusque, sortit les épingles qui retenaient ses cheveux et, d'une secousse de la tête, les fit retomber pour s'en couvrir comme d'un manteau.

Acté, s'étant rapprochée et ayant touché sa sombre chevelure ondoiyante, lui dit :

– Quels cheveux !... Je ne les saupoudrerai pas de poudre d'or car ils ont çà et là, aux courbes, des reflets dorés... Peut-être ajouterai-je seulement, par-ci par-là, à peine un soupçon de poudre d'or, mais très léger, très léger comme si un rayon de soleil les avait effleurés... Il doit être magnifique ce pays lygien où naissent de telles filles.

– Je ne m'en souviens pas, lui répondit Lygie. Ursus m'a seulement dit qu'il y a chez nous des forêts, des forêts et encore des forêts.

– Et dans ces forêts poussent des fleurs, ajouta Acté tout en trempant ses mains dans un vase plein de verveine pour en humecter les cheveux de Lygie.

Cette opération terminée, elle se mit à frictionner très légèrement le corps de la jeune fille avec des huiles parfumées d'Arabie, puis elle la vêtit d'une souple tunique dorée sans manches sur laquelle devait être mis un péplum neigeux. Mais il fallait d'abord la coiffer. Elle l'enveloppa, en attendant,

d'une sorte d'ample vêtement appelé *synthesis* et, l'ayant fait asseoir sur une chaise, elle la remit aux mains d'esclaves tout en veillant de loin à sa coiffure. Deux autres esclaves commencèrent à chausser les pieds de Lygie de sandales blanches brodées de pourpre, les attachant à ses chevilles d'albâtre au moyen de lacets dorés croisés. Lorsque la coiffure fut enfin terminée, on drapa sur elle le péplum en plis souples et harmonieux, puis Acté, lui ayant mis au cou un collier de perles et un soupçon de poudre d'or sur ses boucles, se fit habiller à son tour, tout en fixant Lygie avec ravissement.

Elle fut bientôt prête. Dès que les premières litières commencèrent à paraître devant la porte principale, elles entrèrent sous le cryptoportique latéral d'où l'on voyait la porte principale, les galeries intérieures et la cour encadrée d'une colonnade de marbre de Numidie.

Peu à peu, de plus en plus de monde passa sous l'arc grandiose de la porte, au-dessus de laquelle un splendide quadriges de Lysippe semblait vouloir emporter Apollon et Diane dans l'espace. Ce superbe spectacle fascinait Lygie qui, ayant vécu dans la modeste maison d'Aulus, ne pouvait en avoir la moindre idée. C'était le moment du coucher du soleil, et le marbre jaune des colonnes, que ses derniers rayons éclairaient, brillait dans cette lumière comme de l'or à reflets roses. Parmi les colonnes, côtoyant les blanches figures sculptées de Danaïdes, de dieux ou de héros, s'écoulait une foule d'hommes et de femmes, semblables eux aussi à des statues car comme elles drapés de toges, de péplums et de *stola* tombant gracieusement jusqu'à terre en plis souples sur lesquels venaient s'éteindre les lueurs crépusculaires. Un énorme Hercule, la tête encore éclairée, et à partir du torse déjà plongé dans l'ombre projetée par une colonne, surplombait cette foule. Acté montra à Lygie des sénateurs en toges à larges ourlets, en tuniques multicolores et en sandales ornées d'un croissant, des guerriers, des artistes célèbres, des matrones

romaines, parées à la romaine, à la grecque ou encore en fantastiques robes orientales, cheveux dressés en forme de tours, de pyramides où, à l'instar des statues de déesses, aux cheveux peignés à plat, enserrant la tête, mais ornés de fleurs. Acté connaissait de nom de nombreux hommes et de nombreuses femmes et racontait à propos de certains de courtes histoires, parfois effroyables, qui plongeaient Lygie dans l'étonnement, la stupeur, l'horreur. C'était là pour elle un monde étrange dont la beauté émerveillait ses yeux, mais dont son esprit d'adolescente ne parvenait pas à comprendre les contradictions. Il y avait dans ces lueurs du crépuscule qui teintaient le ciel, dans ces rangées de colonnes immobiles se perdant au loin, et dans ces gens semblables à des statues, une sorte de grande paix. Il aurait pu sembler que devaient vivre parmi ces marbres rectilignes quelques demi-dieux délivrés de tous soucis, apaisés et heureux alors que la douce voix d'Acté dévoilait coup sur coup un nouveau secret effrayant, et de ce palais et de ces gens. Là-bas, au loin, on voyait un cryptoportique qui gardait encore les traces rouges du sang dont Caligula éclaboussa les marbres blancs des colonnes et du dallage quand il y tomba poignardé par Cassius Cherea ; là aussi, on assassina sa femme ; là-bas, on fracassa son enfant sur le pavé ; un peu plus loin, sous cette aile du palais, il y a une cave dans laquelle Drusus le Jeune se mordit les mains de faim ; c'est dans cette même cave que l'on empoisonna Drusus l'Ancien (le fils unique de Tibère) ; ici aussi que Gemellus se tordit de peur ; c'est ici encore que Claude fut pris de convulsions ; là, que périt Germanicus. Partout, ces murs ont entendu les gémissements et les râles de mourants tandis que ces gens qui, maintenant, se pressaient au festin, en toges, tuniques de couleur, parés de fleurs et de bijoux, étaient peut-être des condamnés de demain. Peut-être que, sur plus d'un visage, le sourire cachait une peur, une inquiétude, l'incertitude du lendemain ; peut-être que

la fièvre, la cupidité, la jalousie s'insinuaient en cet instant dans les cœurs de ces demi-dieux couronnés, en apparence insouciant. Les pensées affolées de Lygie n'arrivaient pas à suivre les paroles d'Acté et, tandis que ce monde merveilleux captivait toujours plus fortement son regard, son cœur se serra d'effroi, et soudain, une nostalgie indicible et infinie étreignit son âme : ô combien Pomponia Graecina qu'elle aimait tant, combien la maison paisible des Aulus dans laquelle régnait non pas le crime mais l'amour lui manquaient !

Cependant, débouchant du *Vicus Apollinus*, de nouvelles vagues d'invités affluaient. De l'autre côté de la porte montaient le brouhaha et les exclamations des clients qui avaient reconduit leurs patrons. La cour et les colonnades grouillèrent d'une foule d'esclaves césariens, hommes et femmes, de petits pages et de soldats de la garde prétorienne chargés de la surveillance du palais. Par-ci par-là, parmi les visages blancs et basanés, on remarquait un visage noir de Numide portant un casque empenné, et de grands anneaux dorés aux oreilles. On transportait des luths, des cithares, des gerbes de fleurs artificiellement cultivées malgré l'automne avancé, des candélabres d'argent, d'or et de bronze. La rumeur montante des conversations se mêlait au clapotis de la fontaine dont les jets d'eau, roses des lueurs du crépuscule, tombant de haut sur le marbre, s'y écrasaient avec un bruit semblable à des sanglots.

Acté avait cessé de raconter mais Lygie continuait de scruter la foule comme si elle y cherchait quelqu'un. Et soudain, elle rougit. Entre les colonnes surgirent Vinicius et Pétrone qui se dirigeaient vers le grand triclinium, beaux, calmes, tels des dieux dans leurs toges blanches. Lorsque Lygie aperçut parmi tous ces gens étrangers ces deux visages connus et amicaux, et surtout quand elle reconnut Vinicius, elle se sentit soulagée d'un grand poids. Elle eut le sentiment d'être moins seule. Cette immense tristesse, qui l'avait assaillie tout à l'heure au

souvenir de Pomponia et de la maison d'Aulus, avait subitement cessé de la tenailler. La tentation de voir Vinicius et de lui parler avait étouffé ses autres préoccupations. Elle tentait en vain de se remémorer tout le mal qu'elle avait entendu sur la maison de César, et les paroles d'Acté et les avertissements de Pomponia. En dépit de ces paroles et de ces avertissements, elle sentit brusquement que non seulement elle devait, mais même qu'elle voulait assister à ce festin : à la pensée que, dans un instant, elle allait entendre cette voix qui lui était douce et qui l'enchantait, qui lui avait parlé d'amour et d'un bonheur digne des dieux, cette voix qui résonnait jusqu'à présent comme un chant à ses oreilles, elle exulta.

Tout à coup, cette joie l'effraya. Il lui sembla qu'en cet instant elle bafouait les purs préceptes dans lesquels elle avait été élevée, qu'elle trahissait Pomponia et se trahissait elle-même. Aller au festin sous contrainte était une chose, se réjouir de cette nécessité en était une autre. Elle se sentit fautive, indigne et perdue. Elle fut prise de désespoir et fut aux bords des larmes. Si elle eût été seule, elle fût tombée à genoux et eût battu sa coulpe : c'est ma faute, c'est ma faute ! La prenant par la main, Acté la mena à travers les salles intérieures jusqu'au grand triclinium dans lequel devait se dérouler le festin. Sa vue se brouilla, ses oreilles bourdonnèrent sous l'effet des émotions ressenties, le battement accéléré de son cœur l'oppressa. Comme dans un rêve, elle vit des milliers de lumières clignotantes et sur les tables et aux murs ; comme dans un rêve, elle entendit les acclamations dont on salua César ; elle l'aperçut lui aussi comme à travers un brouillard. Les acclamations l'abassourdirent, l'éclat des lumières l'éblouit, les senteurs l'étourdirent et, ayant perdu sa présence d'esprit, elle eut de la peine à reconnaître Acté qui l'installait à table et prenait place elle-même à ses côtés.

Au bout d'un moment, une voix basse et familière se fit entendre tout près d'elle :

– Je te salue, ô toi, la plus belle des vierges sur la terre et la plus belle des étoiles du ciel! Je te salue, divine Callina!

Se ressaisissant quelque peu, Lygie porta son regard vers celui qui venait de lui adresser ces paroles : elle vit Vinicius allongé à côté d'elle.

Il était sans toge car, pour plus de confort et selon l'usage, on ôtait la toge pour festoyer. Il n'était vêtu que d'une tunique écarlate, sans manches, brodée de palmes d'argent. Ses bras étaient nus et s'ornaient à l'orientale de deux larges bracelets en or, fermés au-dessus du coude, ils étaient soigneusement épilés, lisses, un peu trop musclés, véritables bras de soldat faits pour porter l'épée et le bouclier. Sa tête était ceinte d'une couronne de roses. Avec ses sourcils qui se rejoignaient au-dessus du nez, ses yeux splendides et son teint basané, il semblait personnifier la jeunesse et la force. Lygie le trouva si beau que, bien que son premier étourdissement fût passé, elle parvint tout juste à balbutier :

– Je te salue, Marc...

Et lui, reprit :

– Heureux mes yeux qui te voient ; heureuses mes oreilles qui entendent ta voix qui m'est plus douce que le son des flûtes et des cithares. Si on me demandait de choisir entre toi, Lygie, et Vénus, celle qui devrait se tenir à mes côtés à ce festin, c'est toi que je choisirais, ô ma divine !

Il se mit à la contempler comme s'il voulait se rassasier de sa vue, il la brûlait de ses yeux. Son regard glissa de son visage sur son cou, puis sur ses bras nus, caressa ses lignes ravissantes ; il s'en délectait, l'enveloppait, la dévorait, mais à côté de ce désir, l'inondaient le bonheur et l'adoration et un émerveillement infini.

– Je savais que je te verrais dans la maison de César, continua-t-il, et pourtant, lorsque je t'ai aperçue, toute mon âme a tressailli de joie comme s'il m'était arrivé un bonheur tout à fait inattendu.

Ayant repris ses esprits et sentant qu'il était, dans cette foule et dans cette maison, le seul être qui lui fût proche, Lygie commença à lui parler et à l'interroger sur tout ce qui était pour elle incompréhensible et terrifiant. D'où savait-il qu'elle se trouverait dans la maison de César, pourquoi était-elle ici? Pourquoi César l'avait-il enlevée à Pomponia? Elle avait peur ici et elle voulait revenir auprès d'elle. N'était l'espoir que Pétrone et lui intercédèrent en sa faveur auprès de César, elle mourrait de langueur et d'anxiété.

Vinicius lui expliqua que c'était Aulus lui-même qui lui avait appris son enlèvement. Pourquoi était-elle ici? Il n'en savait rien. César ne rendait compte à quiconque de ses actes et de ses ordres. Qu'elle ne craigne rien pourtant, car lui, Vinicius, était auprès d'elle et resterait auprès d'elle. Il préférerait perdre la vue que de ne plus la voir, il préférerait perdre la vie que de l'abandonner. Elle était son âme, il veillerait donc sur elle comme sur son âme à lui. Il lui élèverait dans sa maison un autel comme si elle eût été sa divinité et y déposerait en offrande de la myrrhe et de l'aloès, et au printemps, des anémones et des fleurs de pommier... Et puisqu'elle avait peur de la maison de César, alors il lui promettait qu'elle n'y resterait pas.

Bien qu'il usât de faux-fuyants et mentît parfois, il y avait cependant dans sa voix des accents de vérité car ses sentiments étaient vrais. Il éprouvait aussi une sincère compassion pour elle et ses paroles lui pénétraient dans l'âme, de sorte que lorsque Lygie commença à le remercier et à l'assurer que Pomponia l'aimerait pour sa bonté tandis qu'elle-même lui serait toute sa vie reconnaissante, il ne put maîtriser son émotion. Il lui sembla qu'il ne saurait de sa vie lui opposer de refus. Son cœur commença à défaillir. La beauté de la jeune fille enivrait ses sens, il la désirait mais, en même temps, il sentait qu'elle lui était très chère et qu'il pourrait réellement l'adorer comme une divinité; il éprouvait aussi

un besoin irrésistible de parler de sa beauté et de son adoration, et comme le brouhaha autour d'eux s'intensifiait, il se rapprocha d'elle et commença à lui chuchoter de bonnes et douces paroles venant du fond de l'âme, des paroles mélodieuses comme une musique et grisantes comme le vin.

Et il la grisait, certes. Parmi tous ces étrangers qui l'entouraient, il lui sembla de plus en plus proche, de plus en plus aimable, et tout à fait sûr, et de toute son âme, dévoué à elle. Il la rassura, lui promit de la sortir de la maison de César; il lui promit de ne pas l'abandonner et de la servir. En outre, avant, chez les Aulus, il ne lui avait parlé de l'amour et du bonheur que l'amour pouvait donner qu'en général, tandis que maintenant, il lui disait carrément qu'il l'aimait, qu'il la chérissait comme personne au monde. Lygie entendait pour la première fois de telles paroles de la bouche d'un homme et, au fur et à mesure qu'elle écoutait, il lui sembla que quelque chose s'éveillait en elle, que l'envahissait une sorte de bonheur dans lequel une immense joie se mêlait à une immense inquiétude. Ses joues brûlèrent, les battements de son cœur se précipitèrent, ses lèvres s'entrouvrirent comme d'admiration. Écouter de telles choses lui faisait peur, et, en même temps, elle n'aurait voulu pour rien au monde en perdre un seul mot. Par moments, elle baissait les yeux, puis levait sur Vinicius un regard lumineux, craintif et en même temps, interrogateur comme si elle voulait lui dire: « Parle-moi encore! » La rumeur, la musique, les arômes des fleurs et des encens arabiques l'étourdirent de nouveau. À Rome, on avait coutume de se reposer en festoyant alors que chez ses parents, Lygie prenait place entre Pomponia et le petit Aulus. Et voici que reposait à côté d'elle Vinicius, jeune, fort, épris, brûlant d'amour. Elle, sentant l'ardeur qui se dégageait de lui, en éprouvait de la honte et du plaisir. Une sorte de doux vertige, d'alanguissement et d'oubli l'envahissait comme si le sommeil la gagnait.

La proximité de la jeune fille agit sur lui aussi. Son visage pâlit. Ses narines frémirent comme les naseaux d'un coursier d'Arabie. Son cœur visiblement battait aussi très fort sous sa tunique écarlate car il haletait et avait un débit saccadé. Lui aussi se trouvait pour la première fois aussi près d'elle. Ses pensées commencèrent à se brouiller ; dans ses veines coulait du feu qu'il cherchait vainement à éteindre avec du vin. Ce qui l'enivrait de plus en plus, ce n'était pas encore le vin mais le merveilleux visage de Lygie, ses bras nus, sa jeune poitrine qui ondoyait sous sa tunique dorée, et son corps caché sous les plis de son blanc péplum. Enfin, il lui prit la main au-dessus du poignet comme il l'avait déjà fait une fois dans la maison des Aulus, et l'attirant vers lui, il se mit à lui chuchoter de ses lèvres frémissantes :

– Je t'aime, Callina... ma divine!...

– Marc, lâche-moi, lui dit-elle.

Et lui poursuivait les yeux voilés de brume :

– Ma divine ! Aime-moi...

À cet instant, se fit entendre la voix d'Acté, assise à côté de Lygie :

– César vous regarde.

Vinicius fut pris d'une brusque colère et contre César, et contre Acté. Ces paroles avaient rompu le charme. Une voix, fût-elle amicale, aurait, à un tel moment, semblé importune au jeune homme ; il pensa qu'Acté avait intentionnellement voulu empêcher sa conversation avec Lygie.

Aussi, relevant la tête et toisant la jeune affranchie par-dessus les épaules de Lygie, lui lança-t-il avec colère :

– Le temps où tu restais allongée aux côtés de César est révolu, Acté, et l'on dit que tu es menacée de cécité, par conséquent comment peux-tu le voir ?

Acté lui répondit tristement :

– Je le vois pourtant... Lui aussi est myope et il vous regarde à travers son émeraude.

Tout ce que Néron faisait éveillait la vigilance, même parmi ses plus proches, aussi Vinicius s'inquiéta-t-il. Il se maîtrisa pourtant et se mit à lancer de temps à autre un regard furtif dans la direction de César. Lygie qui, au commencement du festin, troublée, l'avait vu comme à travers un brouillard, puis absorbée par la présence de Vinicius et sa conversation avec lui, ne l'avait plus du tout regardé, tourna maintenant vers lui son regard tout à la fois curieux et effrayé.

Acté disait la vérité. César, penché au-dessus de la table, un œil fermé et tenant dans ses doigts, devant son autre œil, l'émeraude ronde, polie dont il se servait toujours, les dévisageait. Son regard rencontra l'espace d'un instant celui de Lygie et le cœur de la jeune fille se figea d'effroi. Lorsque, encore enfant, elle séjournait dans la propriété sicilienne des Aulus, une vieille esclave égyptienne lui disait des contes sur les dragons qui habitaient dans les gouffres des montagnes, et voici que, maintenant, il lui semblait que c'était l'œil glauque d'un tel dragon qui soudain la fixait. Elle saisit la main de Vinicius comme un enfant qui aurait peur tandis que des images fugitives et confuses se bousculaient dans sa tête. Ainsi, c'était lui? Cet homme effroyable et tout-puissant? Elle ne l'avait jamais vu jusqu'à présent, et l'avait cru tout autre. Elle s'était imaginé un visage horrible aux traits figés dans une expression de colère alors qu'elle voyait une grosse tête plantée sur un large cou, effrayante, certes, mais presque drôle car semblable de loin à une tête d'enfant. Une tunique améthyste, interdite aux simples mortels, jetait un reflet bleuâtre sur sa large et courte face. Ses cheveux étaient sombres, peignés, comme le voulait la mode lancée par Othon, en quatre rangées de boucles. Il n'avait pas de barbe, l'ayant récemment rasée pour la déposer en offrande à Jupiter, ce dont Rome lui rendit grâce, quoiqu'on se chuchotât qu'il l'avait sacrifiée parce qu'elle poussait rousse comme chez tous les hommes de sa famille. Pourtant, il y avait dans son front fortement

bombé au-dessus de ses sourcils, quelque chose d'olympien. Ses sourcils froncés reflétaient la conscience qu'il avait de sa toute-puissance, mais sous ce front de demi-dieu apparaissait un visage de singe, d'ivrogne et de cabotin vaniteux, trahissant des désirs versatiles, bouffi de graisse malgré son jeune âge, morbide et hideux. Il sembla à Lygie hostile mais surtout odieux.

Au bout d'un moment, il reposa son émeraude et cessa de la dévisager.

Elle vit alors ses yeux bleus, exorbités, clignant sous l'effet de la lumière excessive, vitreux, amorphes, semblables à des yeux de mort.

Se tournant vers Pétrone, Néron lui demanda :

– Est-ce l'otage dont Vinicius est amoureux ?

– C'est bien elle, répondit Pétrone.

– Comment s'appelle son peuple ?

– Ce sont les Lygiens.

– Vinicius la trouve belle ?

– Revêts un tronc vermoulu d'olivier d'un péplum de femme, et Vinicius le trouvera beau. Mais sur ton visage, ô connaisseur incomparable, je devine déjà ton verdict à son sujet ! Inutile de l'exprimer ! C'est bien ça ! Trop sèche ! Une maigrichonne, une véritable tête de pavot sur fine tige, alors que toi, divin esthète, c'est la tige que tu apprécies dans la femme, et tu as trois fois, quatre fois, bien raison ! Le visage seul ne signifie rien. J'ai beaucoup appris auprès de toi mais je n'ai pas encore le coup d'œil aussi sûr. Et je suis prêt à parier sa maîtresse avec Tullius Sénécion que, bien qu'il soit malaisé lors d'un festin, lorsque tout le monde est couché, de juger de l'ensemble de la personne, toi tu t'es dit : « Trop étroite de hanches. »

– Trop étroite de hanches ! répéta Néron en fermant à demi les yeux.

Un sourire à peine perceptible parut sur le visage de

Pétrone tandis que Tullius Sénécion, jusqu'alors absorbé par sa discussion avec Vestinus ou plutôt par ses railleries sur les songes en lesquels celui-ci croyait, se tourna vers Pétrone et, bien qu'il n'eût aucune idée du sujet de leur conversation, il décréta :

– Tu te trompes ! Moi, je soutiens César.

– Très bien, riposta Pétrone. J'étais justement en train de démontrer que tu avais quelque peu d'intelligence alors que César affirme que tu es un âne sans plus.

– *Habet!* approuva Néron en riant et en tournant le pouce vers le bas, comme on le faisait dans les cirques pour montrer que le gladiateur avait été touché et qu'on devait lui porter le coup de grâce.

Croyant qu'il était toujours question des songes, Vestinus clama :

– Eh bien, moi, je crois aux songes, et Sénèque m'a dit une fois qu'il y croyait, lui aussi.

– La nuit dernière, j'ai rêvé que j'étais devenue vestale, intervint Calvia Crispinilla en se rapprochant d'eux par-dessus la table.

Sur ce, Néron se mit à applaudir, d'autres suivirent son exemple et pendant un moment, des applaudissements retentirent tout autour car Crispinilla, plusieurs fois divorcée, était connue dans Rome tout entière pour sa fabuleuse débauche.

Elle, nullement décontenancée, continua :

– Et alors ! Elles sont toutes vieilles et laides. Seule Rubria est convenable, et comme ça, nous serions deux, quoique Rubria soit couverte de taches de rousseur en été.

– Permits-moi cependant de te dire, très pure Calvia, insista Pétrone, que tu ne pourrais sans doute devenir vestale qu'en rêve.

– Et si César l'ordonnait ?

– Je croirais alors que les rêves les plus extravagants se réalisent.

– Parce qu’ils se réalisent, s’obstina Vestinus. Je comprends les gens qui ne croient pas aux dieux mais comment ne peut-on pas croire aux songes ?

– Et les prédictions ? demanda Néron. On m’a prédit un jour que Rome cesserait d’exister tandis que je régnerais sur tout l’Orient.

– Les prédictions et les songes sont liés les uns aux autres, continua Vestinus. Un jour, un proconsul, grand sceptique, envoya au temple de Mopsus un esclave avec une lettre scellée qu’il n’avait pas permis de décacheter, afin de vérifier si le dieu saurait répondre à la question contenue dans la lettre. L’esclave passa la nuit au temple pour y avoir un songe prophétique, puis il revint et dit ceci : « Un jeune homme lumineux comme le soleil m’est apparu en songe et m’a dit un seul mot : “Noir”. » Sur ces paroles, le proconsul pâlit et, se tournant vers ses invités, tout aussi sceptiques que lui, il leur demanda : « Savez-vous ce qu’il y avait d’écrit dans la lettre ? »

Cela dit, Vestinus s’interrompt et, levant sa coupe, il se mit à boire.

– Qu’est-ce qu’il y avait dans cette lettre ? l’interrogea Sénécion.

– Dans cette lettre, il y avait cette question : « Quel taureau dois-je porter en offrande : blanc ou noir ? »

Mais l’intérêt qu’avait suscité le récit fut coupé par Vitellius qui, étant venu déjà émoussillé au festin, éclata soudain d’un rire d’abruti.

– De quoi rit donc cette barrique de suif ? demanda Néron.

– Le rire distingue les hommes des bêtes, dit Pétrone, et lui n’a pas d’autre preuve attestant qu’il n’est pas un porc.

Vitellius s’arrêta net de rire et, faisant claquer ses lèvres luisantes de graisse et de sauces, il regarda, ahuri, l’assistance, comme s’il ne l’avait jamais vue auparavant.

Puis il leva sa main potelée, semblable à un coussinet et dit d’une voix éraillée :

– Ma chevalière m’est tombée du doigt ; je la tenais de mon père.

– Qui fut savetier, ajouta Néron.

Vitellius s’esclaffa de nouveau de la façon la plus inattendue et se mit à chercher la bague dans le péplum de Calvia Crispinilla.

Le voyant, Vatinius se mit à simuler les cris d’une femme effrayée tandis que l’amie de Calvia, Nigidia, une jeune veuve dont le visage était celui d’un enfant et les yeux ceux d’une prostituée, s’écriait :

– Il cherche ce qu’il n’a point perdu.

– Et qui ne lui servirait à rien même s’il le trouvait, conclut le poète Lucain.

Le festin s’égayait. Une foule d’esclaves portait des plats sans cesse nouveaux ; de grands vases remplis de neige et enguirlandés de lierre, on sortait continuellement des cratères moins grands de vins variés. On buvait sec. Des roses tombaient sans discontinuer du plafond sur la table et les convives.

Pétrone commença cependant à prier Néron de magnifier le festin de son chant, avant que les invités ne s’enivrent. Des voix l’approuvèrent en chœur, mais Néron opposa tout d’abord quelque résistance. Non, il ne s’agissait pas seulement d’aplomb bien qu’il lui en manquât toujours... Les dieux savaient combien il lui en coûtait de se produire en public... Il ne s’y déroba pas, à vrai dire, car il fallait bien faire quelque chose pour l’art, et d’ailleurs, si Apollon l’avait doté d’une voix d’une certaine qualité, il ne convenait pas de gaspiller ces dons des dieux. Il comprenait même que c’était là son devoir envers l’État. Mais aujourd’hui, il était vraiment enroué. La nuit, il s’était mis des poids de plomb sur la poitrine, mais cela n’avait eu aucun effet... Il envisageait même de se rendre à Antium pour y respirer l’air marin.

Lucain à son tour l’en conjura au nom de l’art et de l’humanité. Tout le monde savait que le divin poète et chanteur avait

composé un nouvel hymne à Vénus, auprès duquel celui de Lucrèce n'était qu'un glapisement de louveteau d'un an. Que ce festin soit un vrai festin ! Un souverain aussi bon ne devrait pas infliger de tels supplices à ses sujets : « Ne sois pas cruel, César ! »

– Ne sois pas cruel ! répétèrent tous ceux qui étaient le plus près.

Néron ouvrit largement les bras en signe qu'il était bien obligé de céder. Alors tous les visages prirent une expression de gratitude, et tous les regards se tournèrent vers lui. Mais lui ordonna encore, avant de commencer, d'annoncer à Poppée qu'il allait chanter ; à l'assistance, en revanche, il déclara qu'elle n'était pas venue au festin à cause d'un malaise, et comme aucun remède ne lui apportait autant de soulagement que son chant, il serait donc regrettable de l'en priver.

Poppée vint donc sans tarder. Elle régnait jusqu'à présent sur Néron comme sur un sujet, mais elle savait néanmoins que, lorsqu'il s'agissait de son amour-propre de chanteur, de conducteur de char ou de poète, il serait dangereux de le froisser. Elle parut donc, belle telle une déesse, vêtue comme Néron, d'une tunique améthyste, avec au cou un collier de perles énormes dont fut jadis spolié Massinissa, cheveux dorés, exquise, et, bien que divorcée de deux maris, avec un visage et un regard de vierge.

On la salua par des acclamations, l'appelant « divine Augusta ». De sa vie, Lygie n'avait rien vu d'aussi beau et n'en croyait pas ses yeux, d'autant plus qu'elle savait que Poppea Sabina était l'une des femmes les plus odieuses du monde. Elle avait appris de Pomponia qu'elle avait poussé César à faire assassiner sa mère et sa femme ; elle la connaissait à travers les récits des hôtes et des domestiques d'Aulus. Elle avait entendu dire que, la nuit, on renversait ses statues dans la ville, que les inscriptions sur les murs de Rome, qui valaient à leurs auteurs les peines les plus lourdes, réapparaissaient chaque

matin. Cependant, maintenant, à la vue de cette fameuse Poppée considérée par les adeptes du Christ comme l'incarnation du mal et du crime, il lui sembla que les anges ou quelques esprits célestes pourraient avoir cet aspect. Tout simplement, elle n'arrivait pas à en détacher son regard, et une question lui échappa malgré elle :

– Oh, Marc ! est-ce possible ?

Lui, excité par le vin et comme agacé de voir que tant de choses accaparaient son attention et l'arrachaient à lui et à ce qu'il disait, lui répondit :

– Oui, elle est belle, mais tu es cent fois plus belle. Tu ne te connais pas, autrement tu t'éprendrais de toi-même comme Narcisse... Elle se baigne dans du lait d'ânesse, tandis que toi, c'est Vénus qui a dû sans doute te baigner dans son propre lait. Tu ne te connais pas, *ocelle mi!*... Ne la regarde pas. Tourne ton regard vers moi, *ocelle mi!*... Touche de tes lèvres cette coupe de vin, j'y poserai ensuite à cet endroit les miennes...

Il se rapprochait de plus en plus, tandis qu'elle commençait à reculer vers Acté. À cet instant, on ordonna le silence car César s'était levé. Le chanteur Diodore lui tendit un luth du genre dit delta ; un autre chanteur, Terpnos, qui devait accompagner Néron de son instrument, s'approcha avec un nablium. Néron, lui, ayant appuyé son delta sur la table, leva les yeux et un silence plana pendant un moment dans le triclinium, troublé seulement par le léger bruissement des roses qui tombaient du plafond.

Puis il commença à chanter, ou plutôt à déclamer d'une façon chantante et rythmique, avec accompagnement des deux luths, son hymne à Vénus. Ni la voix, bien que légèrement voilée, ni les vers n'étaient mauvais, ce qui fit que la pauvre Lygie fut de nouveau prise de remords car l'hymne, quoiqu'il glorifiât l'impure Vénus païenne, lui sembla plus que beau, et César lui-même, avec sa couronne de lauriers

sur le front, ses yeux levés au ciel, plus éblouissant, et de loin moins effrayant et moins hideux qu'au début du festin.

Les convives réagirent par une tempête d'applaudissements. Les clameurs : « Ô voix céleste ! » fusèrent de partout ; des femmes qui avaient levé les bras restèrent ainsi en signe d'émerveillement même après que le chant eut cessé, d'autres essuyèrent leurs yeux remplis de larmes ; dans toute la salle, ce fut comme un bourdonnement de ruche. Poppée, baisant sa jolie tête dorée, porta la main de Néron à ses lèvres et la garda ainsi longtemps en silence, tandis que le jeune Pythagore, un Grec d'une merveilleuse beauté, celui-là même que, plus tard, Néron, déjà à demi fou, devait épouser, ayant ordonné aux flamines de consacrer l'union dans le respect de tous les rites, s'agenouilla à ses pieds.

Néron cependant regardait attentivement Pétrone, attendant avant tout ses louanges dont il avait toujours besoin. Celui-ci lui dit :

– Pour ce qui est de la musique, Orphée doit être aussi livide de jalousie que Lucain ici présent ; quant aux vers, je regrette qu'ils ne soient pas plus mauvais, car alors j'aurais peut-être trouvé les mots appropriés pour les louer.

Lucain ne lui tint pas rigueur d'avoir fait désobligamment mention de sa jalousie, il le regarda même avec gratitude et, feignant la mauvaise humeur, il bougonna :

– Maudite Fatalité qui m'a fait le contemporain d'un tel poète. On aurait eu une place dans la mémoire des hommes et au Parnasse tandis que comme ça, on s'éteindra comme une veilleuse auprès du soleil.

Pétrone, qui avait une mémoire prodigieuse, se mit à répéter des passages de l'hymne, à citer tel ou tel autre vers, à relever et à analyser les expressions les plus belles. Lucain oubliant sa prétendue jalousie, et sous le charme de la poésie, joignit son émerveillement aux paroles de Pétrone. Le visage de Néron refléta une ivresse et une vanité sans bornes, qui non

seulement frôlaient la niaiserie, mais l'égalaient tout à fait. Il leur signalait lui-même les vers qu'il considérait comme les plus beaux. Enfin, il se mit à consoler Lucain et à l'exhorter à ne pas perdre courage car, bien que l'on garde dans la vie ce que l'on reçoit à la naissance, il reste que l'hommage porté par les hommes à Jupiter n'exclut pas celui porté à d'autres dieux.

Puis il se leva pour reconduire Poppée qui, réellement souffrante, désirait se retirer. Il demanda aux convives de regagner leurs places et leur annonça qu'il allait revenir. Et, en effet, il revint au bout d'un moment pour s'étourdir de fumée d'encens et regarder les spectacles qu'il avait lui-même préparés pour le festin, avec le concours de Pétrone ou de Tigellin.

On lut de nouveau des vers où l'on écouta des dialogues dans lesquels l'excentricité tenait lieu d'esprit. Puis le célèbre mime Pâris représenta les aventures d'Io, fille d'Inachos. Les convives, et surtout Lygie qui n'était pas habituée à des spectacles semblables, croyaient voir des merveilles et des sortilèges. Avec des gestes de ses mains et des mouvements de son corps, Pâris savait exprimer des choses qu'il était, en apparence, impossible d'exprimer dans la danse. Ses mains battaient l'air, créant un nuage lumineux, vivant, plein de vibrations, lascif, qui enveloppait une forme virginale à demi défaillante, secouée des spasmes de la volupté. C'était un tableau, non pas une danse, un tableau clair, qui dévoilait les secrets de l'amour, enchanteur et impudique. Lorsqu'il eut pris fin, entrèrent les corybantes qui commencèrent avec des jeunes filles syriennes, aux sons des cithares, des flûtes, des cymbales et des tambourins, une danse bachique pleine de tapage sauvage et de luxure encore plus sauvage. Il sembla à Lygie que le feu du ciel allait la consumer, que la foudre devrait frapper cette maison ou que le plafond devrait s'écrouler sur les têtes des banqueteurs.

Mais du filet d'or tendu sous le plafond tombaient seulement des roses, tandis que Vinicius déjà à demi ivre lui disait :

– Je t'ai vue dans la maison des Aulus, à la fontaine et je me suis épris de toi. C'était à l'aube et tu croyais que personne ne te regardait, et pourtant moi, je t'ai vue... Et jusqu'à présent, je te vois telle que tu étais bien que ce péplum te cache à ma vue. Enlève ce péplum comme l'a fait Crispinilla. Tu le vois ! Les dieux et les hommes cherchent l'amour. Il n'y a rien d'autre à part lui en ce monde ! Pose ta tête sur ma poitrine et ferme les yeux.

Elle sentait le violent battement de ses artères aux tempes et aux poignets. Elle eut l'impression de tomber dans un abîme, et ce Vinicius qui auparavant lui avait semblé si proche et si sûr l'y précipitait au lieu de la sauver. Elle lui en voulut. Elle eut de nouveau peur et de ce festin, et de lui, et d'elle-même. Une voix, semblable à celle de Pomponia, appelait dans son âme : « Lygie, sauve-toi ! » mais quelque chose lui disait aussi qu'il était trop tard, et que quiconque avait été touché par une pareille flamme, avait vu tout ce qui s'était passé à ce festin, en qui le cœur avait battu comme le sien en elle lorsqu'elle avait écouté les paroles de Vinicius et avait ressenti ce frisson qui l'avait parcourue lorsqu'il s'était rapproché d'elle était irrémédiablement perdu. Elle éprouva un malaise. Il lui semblait par moments qu'elle allait s'évanouir, et qu'il se produirait ensuite quelque chose de terrible. Elle savait que personne, sous peine de s'exposer au courroux de César, n'avait le droit de se lever avant qu'il ne l'eût fait lui-même ; d'ailleurs, même s'il n'en était pas ainsi, elle n'aurait plus eu la force de le faire.

Cependant, on était encore loin de la fin du festin. Les esclaves apportaient des plats sans cesse nouveaux et remplissaient continuellement les coupes de vin. Devant la table disposée en boucle ouverte sur un côté, surgirent deux athlètes pour donner aux convives un spectacle de lutte.

Ils s'affrontèrent bientôt. Leurs corps puissants, luisants d'huile, formèrent un seul bloc, leurs os craquaient dans leurs bras de fer, leurs mâchoires serrées émettaient un grincement funeste. Par moments on entendait le frapement rapide et sourd de leurs pieds contre le dallage saupoudré de safran ; parfois ils s'immobilisaient, silencieux, et il semblait alors aux spectateurs qu'ils avaient devant eux un groupe taillé dans la pierre. Les yeux des Romains suivaient avec délices le jeu des échine, des mollets et des bras effroyablement tendus. Toutefois, la lutte ne dura pas trop longtemps car Croton, maître et supérieur de l'école des gladiateurs, ne passait pas sans raison pour être l'homme le plus fort dans l'État. Son adversaire se mit à haleter de plus en plus précipitamment, puis à râler, puis son visage bleuit ; enfin le sang ruissela de sa bouche et il s'écroula.

La fin de la lutte fut saluée par une tempête d'applaudissements tandis que Croton, un pied sur le dos de son adversaire, croisa ses énormes bras sur sa poitrine et promena sur la salle un regard triomphant.

On vit venir ensuite des imitateurs d'animaux et de leurs voix, des jongleurs et des bouffons mais on les regarda très peu car le vin avait déjà brouillé la vue des spectateurs. Le festin se transforma peu à peu en une orgie d'ivrognerie et de débauche. Les jeunes Syriennes qui, auparavant, avaient exécuté une danse bachique, se mêlèrent aux convives. La musique se mua en un vacarme discordant et sauvage de cithares, de luths, de cymbales arméniennes, de sistres égyptiens, de trompettes et de cors et, lorsque certains convives exprimèrent le désir de converser, on se mit à conspuer les musiciens, les sommant de déguerpir. L'air saturé de l'arôme des fleurs, des senteurs des huiles dont d'adorables garçonnets aspergeaient, tout le temps du festin, les pieds des banqueteurs, du safran et des effluves humains était devenu lourd ; les lampes brûlaient d'une faible flamme, les couronnes avaient

glissé et étaient posées de travers sur les fronts, les visages que la sueur perlait avaient blêmi.

Vitellius avait croulé sous la table. Nigidia, ivre, à demi nue, avait posé sa tête enfantine sur la poitrine de Lucain, et lui, tout aussi ivre, soufflait la poudre d'or de ses cheveux, les yeux levés au ciel avec une expression de joie béate. Vestinus avec un entêtement d'ivrogne, répétait pour la dixième fois la réponse de Mopsus à la lettre cachetée du proconsul, tandis que Tullius qui se moquait des dieux, disait d'une voix traînante et entrecoupée de hoquets :

– Car si Sphéros de Xénophane est rond, alors, comprends-tu, on peut rouler un tel dieu en le poussant du pied devant soi comme une barrique.

Domitius Afer, vieux larron et délateur, s'indigna de tels propos et, d'indignation, arrosa toute sa tunique de falerne. Lui avait toujours cru aux dieux. Les gens disaient que Rome allait tomber, il y en avait même qui affirmaient qu'elle allait déjà à sa perte. Pardi!... Mais si cela se produisait, ce serait parce que les jeunes n'avaient plus la foi, et, sans la foi, il ne pouvait y avoir de vertu. On avait également abandonné les anciennes coutumes sévères, et il ne venait à l'esprit de personne que les épicuriens ne sauraient opposer de résistance aux barbares. Tant pis! Quant à lui, il regrettait d'avoir vécu jusqu'en des temps pareils et de devoir chercher dans les réjouissances un dérivatif à des chagrins qui, autrement, auraient tôt fait de le miner.

Sur ce, il attira vers lui une danseuse syrienne et se mit, de sa bouche édentée, à lui embrasser le cou et le dos, à la vue de quoi, le consul Memmius Regulus s'esclaffa et, relevant sa tête chauve ornée d'une couronne posée de travers, il opina :

– Qui dit que Rome va à sa perte?... Sottise!... Moi qui suis consul, je le sais mieux que quiconque... *Videant consules!*... trente légions... veillent à notre *pax romana!*...

Cela dit, il porta ses poings à ses tempes et se mit à crier à tue-tête :

– Trente légions ! Trente légions !... Depuis la Bretagne jusqu’aux frontières des Parthes !

Mais, soudain, il se ravisa et, pointant un doigt sur son front, il ajouta :

– En fait, peut-être même trente-deux...

Et il se mit à vomir les langues de flamants, les lactaires délicieux rôtis, les champignons, les sauterelles au miel, les poissons, les viandes et tout ce qu’il avait mangé et bu.

Cependant, le nombre de légions qui veillaient à la paix romaine ne rassurait pas Domitius : non, non ! Rome devait périr, et cela parce qu’on avait perdu la foi dans les dieux et abandonné les mœurs austères ! Rome doit périr, et c’est bien dommage, car la vie est pourtant bonne, César clément, le vin excellent ! Ah ! quel dommage !

Et, cachant sa tête entre les omoplates de la bacchante syrienne, il fondit en larmes.

– Et puis, que m’importe cette vie future !... Achille avait bien raison de dire qu’il valait mieux être valet de charrue dans ce monde sous le soleil que roi dans les antres cimmériens. Encore faudrait-il qu’il y eût des dieux, bien que le manque de foi perde la jeunesse...

Pendant ce temps, Lucain avait soufflé toute la poudre d’or des cheveux de Nigidia qui, ayant trop bu, s’était endormie. Puis il enleva les guirlandes de lierre d’un vase qui se trouvait devant lui et en enroula la dormeuse. Cette opération achevée, il promena sur l’assistance un regard radieux et interrogateur.

Il se para à son tour de lierre et répéta d’un ton de conviction profonde :

– Je ne suis absolument pas un homme mais un faune.

Pétrone n’était pas ivre alors que Néron qui, au début, par égard pour sa voix « céleste », buvait peu, avait, par la suite, vidé coupe sur coupe et s’était enivré. Il voulut même conti-

nuer de chanter quelques-uns de ses vers, cette fois-ci grecs, mais il ne s'en souvenait plus et, par erreur, il entonna un chant d'Anacréon. Pythagore, Diodore et Terpnos l'accompagnaient dans ce chant mais comme il n'en sortait rien qui vaille, ils abandonnèrent la partie. Cela étant, Néron, en tant que connaisseur et esthète, commença à s'émerveiller de la beauté de Pythagore, et dans son exaltation, il lui baisa les mains. De si belles mains, il n'en avait vu qu'autrefois... chez qui donc ?

– Ah oui ! Chez ma mère ! Chez Agrippine !

Et soudain, de sombres visions l'assaillirent.

– On dit, continua-t-il, que la nuit, au clair de lune, elle se promène sur la mer, près de Baïes et de Baula... Elle ne fait que cela, elle marche, marche comme si elle cherchait quelque chose. Et lorsqu'elle s'approche d'une barque, elle regarde et puis s'en va, mais le pêcheur sur lequel elle a posé son regard meurt.

– Pas mauvais comme sujet, remarqua Pétrone.

Vestinus de son côté, tendant le cou comme une grue, chuchota avec un air mystérieux :

– Je ne crois pas aux dieux mais je crois aux fantômes... Oh!...

Néron ne prêtait aucune attention à leurs paroles et continuait :

– J'ai pourtant célébré les *lemuralia*. Je ne veux pas la voir ! Cela fait cinq ans déjà. J'ai dû, j'ai dû la condamner car elle voulait me faire assassiner, et si je ne l'avais pas devancée, vous n'auriez pas aujourd'hui entendu mon chant.

– Nous t'en rendons grâce, César, au nom de la ville et du monde, s'exclama Domitius Afer.

– Du vin ! Et résonnez tympanons !

Le vacarme reprit de plus belle. Lucain, tout enguirlandé de lierre, voulant être entendu malgré tout, se leva et se mit à clamer :

– Je ne suis pas un homme, je suis un faune et j’habite dans les bois. Eh! oh! Eh! oh! oooo!

César finit par être totalement ivre, les hommes et les femmes de même. Vinicius ne l’était pas moins que tous les autres et, de plus, à côté du désir s’éveillait en lui son humeur querelleuse, ce qui lui arrivait toujours lorsqu’il avait dépassé la mesure. Son visage au teint basané était devenu plus pâle, il s’embrouillait déjà lorsqu’il disait d’une voix haute et impérieuse :

– Donne-moi ta bouche! Aujourd’hui, demain, peu importe!... Ça suffit! César t’a prise aux Aulus pour te donner à moi, tu comprends!... Demain soir, j’enverrai quelqu’un te prendre, tu comprends!... César t’a promise à moi avant qu’il ne te fasse enlever... Tu dois être à moi! Donne-moi ta bouche! Je ne veux pas attendre demain... donne-moi vite ta bouche!

Il enlaça Lygie, mais Acté la protégea. Elle aussi se défendit avec toutes les forces qui lui restaient, car elle sentait qu’elle allait se perdre. En vain, elle tenta de ses deux mains de se libérer de l’étreinte de son bras épilé, en vain, d’une voix tremblante de chagrin et de peur, elle le supplia de ne pas être comme il était et d’avoir pitié d’elle. Elle sentait son haleine avinée de plus en plus proche d’elle, et son visage tout près du sien. Ce n’était plus le Vinicius de naguère, bon et presque cher à son âme, mais un méchant satyre ivre qui lui inspirait effroi et répulsion.

Ses forces l’abandonnaient de plus en plus. C’est en vain que, s’infléchissant, elle détourna son visage pour éviter ses baisers. Il se releva, la saisit de ses deux bras et, attirant sa tête sur sa poitrine, il se mit haletant à lui écraser de sa bouche ses lèvres blêmes.

Mais à cet instant, une force effroyable lui dénoua les bras qui enlaçaient la jeune fille, aussi facilement que si c’étaient des bras d’enfant, le repoussa lui-même comme une branche

sèche ou une feuille morte. Qu'était-il arrivé? Vinicius ahuri, se frotta les yeux et vit soudain au-dessus de lui l'énorme silhouette du Lygien appelé Ursus qu'il avait connu dans la maison des Aulus.

Le Lygien se dressait calme mais fixait seulement Vinicius de ses yeux bleus avec une expression telle que le jeune homme sentit son sang se glacer. Puis il prit sa princesse dans ses bras et, d'un pas mesuré, silencieux, il sortit du triclinium.

Acté le suivit aussitôt.

Vinicius resta un bref instant comme pétrifié puis il sursauta et bondit vers la sortie.

– Lygie! Lygie!...

Mais la passion, la stupéfaction, la rage et le vin le fauchèrent. Il vacilla une fois, deux fois, s'agrippa aux épaules nues d'une bacchante et, clignant les yeux, il lui demanda :

– Que s'est-il passé?

Et elle, saisissant une coupe de vin, la lui tendit avec un sourire dans ses yeux troubles.

– Bois! lui dit-elle.

Vinicius but et s'écroula.

La plupart des convives gisaient déjà sous la table; d'autres allaient et venaient, titubant à travers le triclinium; d'autres encore dormaient sur les sofas de table, ronflant ou rendant dans leur sommeil leur trop-plein de vin; et sur ces consuls et sénateurs ivres, sur ces guerriers, poètes, philosophes ivres, sur les danseuses et patriciennes ivres, sur tout ce monde, encore tout-puissant mais déjà sans âme, couronné et dissolu, mais déjà à son déclin, tombait et tombait sans cesse du filet d'or tendu sous le plafond une pluie de roses.

Dehors, l'aube pointait.

VIII

Personne n'arrêta Ursus, personne ne demanda même ce qu'il faisait. Les convives qui ne jonchaient pas le sol sous la table, ne gardaient plus leur place, aussi les domestiques en voyant un géant portant dans ses bras une convive, avaient-ils cru qu'un esclave emportait sa maîtresse ivre. D'ailleurs Acté les accompagnait et sa présence écartait tout soupçon.

Ils sortirent ainsi du triclinium et entrèrent dans une pièce attenante, et de là, dans une galerie menant à l'appartement d'Acté.

Lygie était si faible qu'elle semblait morte dans les bras d'Ursus. Mais à l'air frais et pur du jour naissant, elle ouvrit les yeux. La lumière du jour envahissait peu à peu le monde. Au bout d'un moment, en suivant la colonnade, ils tournèrent sous un portique latéral qui donnait non pas sur la cour, mais sur les jardins du palais où les cimes des pins et des cyprès se teintaient déjà des couleurs aurorales. Cette partie du palais était déserte, les sons de la musique et la rumeur du festin leur parvenaient de plus en plus étouffés. Lygie eut l'impression d'avoir été arrachée à l'enfer et transportée dans le monde clair de Dieu. Il y avait tout de même autre chose que cet abominable triclinium. Il y avait le ciel, le crépuscule et l'aurore, la lumière et le silence. La jeune fille fondit soudain en larmes et, se blottissant dans les bras du géant, elle répéta à travers ses sanglots :

– Je veux rentrer chez moi, Ursus, à la maison, chez les Aulus!

– Nous irons! répondit Ursus.

Cependant, ils se trouvèrent dans le petit atrium faisant partie de l'appartement d'Acté. Ursus y déposa Lygie sur un banc de marbre, à quelque distance de la fontaine. Acté, de son côté, se mit à la tranquilliser et à l'exhorter à prendre un peu de repos, l'assurant qu'elle ne risquait rien pour le moment, car les convives ivres dormiraient après le festin jusqu'au soir.

Mais Lygie n'arrivait toujours pas à se calmer et, serrant ses tempes dans ses mains, elle ne faisait que répéter comme un enfant :

– Rentrons chez nous! Chez les Aulus!...

Ursus était prêt. Aux portes se trouvaient, il est vrai, des prétoriens, mais lui, de toute façon, passerait. Les soldats n'arrêtaient pas ceux qui sortaient. Devant l'arc de l'entrée, l'espace grouillait de litières. Personne ne les arrêterait. Ils sortiraient avec la foule et iraient droit à la maison d'Aulus. D'ailleurs, ce serait un jeu pour lui. Ce serait comme sa princesse l'ordonnerait. C'était pour cela qu'il était là.

Et Lygie répétait :

– Oui, Ursus, nous sortirons.

Acté devait donc avoir de la pondération pour eux deux. Ils sortiront! Oui! Personne ne les arrêtera. Mais il était interdit de fuir de la maison de César et quiconque le ferait commettrait un crime de lèse-majesté. Ils sortiraient, mais, le soir même, un centurion à la tête de ses soldats apporterait la sentence de mort à Aulus, Pomponia Graecina, il ramènerait Lygie au palais et alors il n'y aurait plus de salut pour elle. Si les Aulus l'accueillaient sous leur toit, c'est la mort qui les attendrait sûrement.

Les bras de Lygie lui en tombèrent. Il n'y avait rien à faire. Il lui fallait choisir entre la perte des Plautius et la sienne.

En allant au festin, elle avait espéré que Vinicius et Pétrone obtiendraient de César sa restitution et la rendraient à Pomponia. Maintenant elle savait que c'étaient eux précisément qui avaient poussé César à l'enlever aux Aulus. Il n'y avait rien à faire. Seul un miracle pourrait sans doute la tirer de cet abîme. Un miracle et la puissance de Dieu.

– Acté! dit-elle avec désespoir, as-tu entendu ce qu'a dit Vinicius? Sais-tu que César lui a fait don de moi et que, ce soir, il enverra des esclaves me chercher et m'emmener chez lui?

– J'ai entendu, lui répondit Acté.

Et écartant ses bras en signe d'impuissance, elle se tut. Le désespoir de Lygie ne trouvait pas d'écho en elle. Elle avait été elle-même la maîtresse de Néron. Bien qu'elle eût bon cœur, elle était incapable de sentir pleinement la honte d'une telle relation. Ayant été jadis esclave, elle n'était que trop familiarisée avec la loi de l'esclavage, et puis elle aimait toujours Néron. S'il voulait revenir à elle, elle lui tendrait les bras comme vers le bonheur. Comprenant maintenant clairement que Lygie devait ou bien devenir la maîtresse du jeune et beau Vinicius ou bien s'exposer elle-même et les Aulus à un péril mortel, elle ne concevait pas tout simplement que la jeune fille pût hésiter.

– Dans la maison de César, lui dit-elle, tu ne serais pas en plus grande sécurité que dans la maison de Vinicius.

Il ne lui venait même pas à l'idée que, bien qu'elle dit la vérité, ses paroles signifiaient: «Résigne-toi à ton sort et deviens la concubine de Vinicius.» Lygie, qui sentait encore sur ses lèvres les baisers brûlants et pleins d'un désir bestial du jeune homme, rougit de honte à leur seul souvenir.

– Jamais! s'écria-t-elle avec véhémence. Je ne resterai ni ici ni chez Vinicius, jamais!

Acté s'étonna de cette véhémence:

– Vinicius te semble-t-il donc à ce point haïssable?

Lygie ne put lui répondre car elle fondit de nouveau en larmes. Acté la pressa sur sa poitrine et se mit à l'apaiser. Ursus haletait péniblement et serrait ses énormes poings, car, aimant sa princesse avec une fidélité de chien, il ne supportait pas de la voir pleurer. Dans son cœur lygien, à demi sauvage, naissait le désir de retourner au triclinium, d'y étrangler Vinicius, et au besoin César ; il craignait cependant de le proposer à sa maîtresse, n'étant pas certain qu'un tel acte, qui de prime abord lui avait semblé très simple, soit acceptable pour un adepte de l'Agneau crucifié.

Acté, ayant apaisé Lygie, lui demanda de nouveau :

– Il te semble tellement haïssable ?

– Non, répondit Lygie, je n'ai pas le droit de le haïr, parce que je suis chrétienne.

– Je sais, Lygie. Je sais aussi pour avoir lu les épîtres de Paul de Tarse que vous n'avez le droit ni de vous déshonorer ni de craindre la mort plus que le péché, mais dis-moi, ta doctrine permet-elle de causer la mort d'autrui ?

– Non.

– Alors comment peux-tu attirer le courroux de César sur la maison des Aulus ?

Il s'ensuivit un moment de silence. Un abîme sans fond s'entrouvrait de nouveau devant Lygie.

La jeune affranchie poursuivit :

– Je te demande tout cela parce que j'ai de la peine pour toi et pour Pomponia et Aulus ainsi que pour leur enfant. Je vis depuis longtemps dans cette maison, et je sais à quoi mène la colère de César. Non ! Vous ne pouvez pas fuir d'ici. Il ne te reste qu'un seul moyen : supplier Vinicius de te rendre à Pomponia.

Mais Lygie tomba à genoux pour supplier quelqu'un d'autre. Ursus au bout d'un moment s'agenouilla également et tous les deux se mirent à prier dans la maison de César, dans la lumière de l'aube.

C'était la première fois qu'Acté voyait une telle prière, et elle ne put détacher son regard de Lygie qui, vue de profil, la tête et les bras levés, fixait le ciel comme si elle en attendait un secours. La lueur de l'aube éclairait ses cheveux sombres et son blanc péplum, se reflétait dans ses yeux, elle-même semblait être la lumière. Dans son visage pâli, dans ses lèvres entrouvertes, dans ses bras et ses yeux levés, on lisait une sorte d'exaltation céleste. Acté comprit alors pourquoi Lygie ne pouvait devenir la concubine de qui que ce soit. Devant l'ancienne maîtresse de Néron, c'était comme si un pan du voile qui cachait un monde tout à fait différent de celui auquel elle avait été habituée avait été levé. Cette prière dans cette maison du crime et de l'ignominie la stupéfiait. Tout à l'heure, il lui avait semblé qu'il était impossible de sauver Lygie. Maintenant, elle commençait à croire que quelque chose d'extraordinaire pouvait arriver, que viendrait un secours si puissant que César lui-même serait incapable de lui résister, et que du ciel descendraient des cohortes ailées pour venir en aide à la jeune fille, ou encore que le soleil lui ferait un lit de rayons sur lequel il l'attirerait vers lui. Elle avait déjà entendu parler de nombreux miracles parmi les chrétiens, et elle se dit maintenant que c'était sans doute vrai si Lygie priait ainsi.

Lygie se releva enfin, le visage illuminé d'espoir. Ursus se releva aussi et, s'accroupissant à côté du banc, il regarda sa maîtresse attendant qu'elle parlât.

Les yeux de celle-ci s'embuèrent de larmes qui ruisselèrent lentement sur ses joues.

– Que Dieu bénisse Pomponia et Aulus, dit-elle. Je n'ai pas le droit d'attirer le malheur sur eux, donc je ne les reverrai plus jamais.

Puis se tournant vers Ursus, elle lui dit que lui seul lui restait au monde, qu'il devait désormais lui être un père et un protecteur. Ils ne pouvaient chercher refuge chez les Aulus car ils les exposeraient au courroux de César. Mais elle ne pou-

vait non plus rester ni dans la maison de César ni dans celle de Vinicius. Il fallait donc qu'Ursus la prît, la fit sortir de la ville, qu'il la cachât quelque part où ni Vinicius ni ses domestiques ne la trouveraient. Elle le suivrait partout, même au-delà des mers, au-delà des montagnes où l'on n'avait jamais entendu parler de Rome, chez les barbares que la puissance de César n'avait pas atteints. Qu'il la prenne et la sauve, car lui seul lui était resté.

Le Lygien était prêt et, en signe d'obéissance, il s'inclina et lui entoura les jambes de ses bras. Le visage d'Acté qui s'était attendue à un miracle, refléta la déception. Était-ce là tout le résultat de cette prière? S'enfuir de la maison de César, c'était commettre un crime de lèse-majesté qui devait être châtié, et même si Lygie réussissait à se cacher, César se vengerait sur les Aulus. Si elle voulait fuir, qu'elle fût de chez Vinicius. En ce cas, César, qui n'aimait pas s'occuper des affaires des autres, ne voudrait peut-être même pas aider Vinicius dans la poursuite, et en tout cas, il n'y aurait pas de crime de lèse-majesté.

C'était précisément ce qu'avait pensé Lygie. Les Aulus ne sauraient même pas où elle se trouverait, pas même Pompônia. Elle s'évaderait non pas de chez Vinicius, mais en cours de route. Il lui avait déclaré en état d'ivresse que ce soir même il enverrait des esclaves la chercher. Il disait sans doute la vérité, ce qu'il n'aurait fait s'il avait été sobre. Visiblement, il avait lui-même, ou encore avec Pétrone, eu une entrevue avec Néron avant le festin, et avait obtenu de lui la promesse qu'il la lui livrerait le lendemain soir. S'ils oubliaient aujourd'hui de le faire, ils enverraient des esclaves la chercher demain. Mais Ursus la sauverait. Il viendrait, l'enlèverait de la litière comme il l'avait emportée du triclinium et ils s'en iraient par monts et par vaux. Personne ne saurait résister à Ursus. Même cet effroyable lutteur qui, hier, s'était produit au triclinium, ne lui résisterait pas. Mais comme Vinicius pouvait

bien envoyer un très grand nombre d'esclaves, Ursus irait tout de suite voir l'évêque Linus pour lui demander conseil et assistance. L'évêque aurait pitié d'elle, ne la laisserait pas aux mains de Vinicius et ordonnerait aux chrétiens de voler avec Ursus à son secours. Ils la délivreraient et l'emmèneraient, puis Ursus saurait la faire sortir de la ville et la mettre à l'abri de la puissance romaine.

Son visage commença à se colorer et à se réjouir. Elle reprit courage comme si l'espoir d'un secours était déjà devenu réalité. Soudain, elle se jeta au cou d'Acté et, pressant ses ravissantes lèvres sur sa joue, elle lui chuchota :

– Tu ne nous trahiras pas, Acté, n'est-ce pas ?

– Sur l'ombre de ma mère, répondit l'affranchie, je ne vous trahirai pas et prierai seulement ton Dieu pour qu'Ursus sache te reprendre.

Les candides yeux bleus du géant brillaient de bonheur. Il n'avait rien su inventer bien qu'il se fût cassé la tête, mais cette chose-là, il saurait l'exécuter. Le jour ou la nuit, cela lui était bien égal !... Il irait chez l'évêque parce que l'évêque lisait dans le ciel ce qu'il fallait et ce qu'il ne fallait pas faire. Mais pour ce qui était des chrétiens, il saurait de toute façon en rassembler. N'en connaissait-il pas un grand nombre et parmi les esclaves et les gladiateurs, et parmi les hommes libres et de Suburre et au-delà des ponts ? Il pourrait en réunir un millier et même deux. Il délivrerait sa maîtresse, et il saurait aussi la faire sortir de la ville, et il saurait aussi aller avec elle. Ils iraient s'il le fallait au bout du monde, ne fût-ce que là d'où ils étaient originaires et où nul n'avait entendu parler de Rome.

Il regardait un point fixe devant lui comme s'il voulait y voir apparaître certaines choses qui avaient existé dans le passé et qui étaient infiniment lointaines, puis il dit :

– Dans une forêt ? Ah ! quelle forêt, quelle forêt !...

Mais au bout d'un moment, il s'arracha à ces visions.

Eh bien, il irait de ce pas chez l'évêque, puis le soir, avec une centaine d'hommes, il guetterait la litière. Elle peut bien être conduite non seulement par des esclaves mais aussi par des prétoriens, qu'à cela ne tienne! On ferait mieux de ne pas tomber sous ses poings, même quand on portait une cuirasse de fer... Car le fer est-il aussi résistant qu'on le croit? Quand on donne un bon coup dans le fer, même la tête qu'il recouvre ne résiste pas.

Avec beaucoup de gravité et en même temps de candeur, Lygie leva le doigt pour le mettre en garde :

– Ursus! «Tu ne tueras point!», lui dit-elle.

Le Lygien porta son bras semblable à une massue derrière sa tête et, très embarrassé, grommela quelque chose en se frottant la nuque. Il fallait pourtant bien qu'il la reprenne... «sa lumière»... Elle avait bien dit elle-même que c'était son tour à lui d'agir... Il s'efforcera autant que possible de le faire. Mais si jamais cela arrivait involontairement?... Il fallait bien qu'il la reprenne, n'est-ce pas! Enfin, si cela arrivait, il ferait tant pénitence, il demanderait tant pardon à l'innocent Agneau que l'Agneau crucifié aurait pitié de lui, pauvre homme... Il ne voudrait pas offenser l'Agneau, seulement il a la main tellement lourde...

Sur son visage se peignit un grand attendrissement, voulant le cacher, il s'inclina et dit :

– Alors je vais chez le saint évêque.

Jetant ses bras autour du cou de Lygie, Acté fondit en larmes...

Une fois de plus, elle avait compris qu'il existait un monde dans lequel il y avait, même dans la souffrance, plus de bonheur que dans toutes les folies et les réjouissances de la maison de César; une fois de plus s'était entrouverte devant elle une porte sur une lumière, mais, en même temps, elle se sentit indigne d'en franchir le seuil.

IX

Lygie regrettait Pomponia Graecina qu'elle aimait de toute son âme, elle regrettait aussi toute la maison des Aulus, et pourtant il n'y avait plus de désespoir en elle. Elle éprouvait même une certaine douceur à la pensée qu'elle sacrifiait à sa Vérité son bien-être, son confort et qu'elle se condamnait à une vie errante et mal connue. Il y avait peut-être en cela un peu de curiosité enfantine concernant cette vie quelque part dans un pays lointain, parmi les barbares et les animaux sauvages, mais il y avait surtout une foi profonde et confiante qu'en agissant ainsi, elle obéissait au commandement du Divin Maître et que, dorénavant, Il veillerait sur elle comme sur une enfant docile et fidèle. Et en ce cas, que pouvait-il lui arriver de mal ? Lui faudrait-il subir des souffrances ? Elle les endurerait en Son nom. Une mort inattendue la terrasserait ? Il l'emporterait et, un jour, lorsque Pomponia mourrait, elles se retrouveraient ensemble pour l'éternité. Parfois, du temps où elle se trouvait encore chez les Aulus, elle se tourmentait à la pensée qu'elle ne pouvait rien faire pour ce Crucifié qu'Ursus avait évoqué avec autant d'attendrissement. Et voici que le moment était venu. Lygie se sentit presque heureuse et elle se mit à parler de ce bonheur à Acté qui, cependant, ne pouvait la comprendre. Tout abandonner, abandonner la maison, l'opulence, la ville, les jardins, les temples, les portiques, tout ce qui était beau, quitter un pays ensoleillé et ses

proches, et cela pourquoi? Pour fuir l'amour d'un jeune et beau guerrier?... C'était pour Acté une chose inconcevable. Par moments, elle sentait qu'il y avait quelque chose de juste en cela, qu'il pouvait même y avoir quelque immense bonheur mystérieux mais elle n'arrivait pas à le concevoir clairement, surtout que Lygie aurait à affronter une nouvelle épreuve qui pourrait se terminer mal, le payant même de sa vie. Acté était craintive de nature et elle songeait avec effroi à ce que pouvait apporter cette soirée. Néanmoins, elle ne voulut pas faire part de ses craintes à Lygie, et comme il faisait déjà jour et que le soleil avait pénétré dans l'atrium, elle persuada la jeune fille de prendre un peu de repos, nécessaire après une nuit blanche. Lygie n'opposa pas de résistance et elles se rendirent toutes les deux dans le *cubiculum*, vaste et aménagé avec faste en raison des anciennes relations d'Acté avec César. Elles se couchèrent côte à côte mais Acté, malgré sa fatigue, ne put s'endormir. Elle était depuis longtemps triste et malheureuse, mais à présent une sorte d'inquiétude, qu'elle n'avait jamais ressentie auparavant, l'assaillait. Jusqu'à présent la vie lui avait semblé seulement pénible et sans avenir, maintenant elle lui paraissait soudain infâme.

Une confusion de plus en plus grande se faisait dans son esprit. La porte sur la lumière commençait de nouveau tantôt à s'entrouvrir, tantôt à se refermer. Mais au moment où elle s'ouvrait, cette lumière l'éblouissait tellement qu'elle ne voyait rien nettement. Elle devinait plutôt qu'il résidait dans cette clarté un bonheur tout simplement sans bornes, auprès duquel tout autre n'était rien, au point que, si par exemple, César répudiait Poppée et s'éprenait de nouveau d'elle, Acté, ce serait, cela aussi, vanité. Soudain, il lui vint à l'idée que ce César, qu'elle aimait et qu'elle considérait malgré elle comme un demi-dieu, était aussi misérable que n'importe quel esclave, et ce palais à colonnades de marbre de Numidie ne valait pas mieux qu'un tas de pierres. Finalement toutes

ces pensées dont elle ne savait prendre conscience commencent à la fatiguer. Elle désira s'endormir, mais, en proie à l'inquiétude, elle ne put fermer l'œil.

Pensant que Lygie sur laquelle pesaient tant de menaces et d'incertitudes, ne dormait pas non plus, elle se tourna vers elle afin de lui parler de sa fuite dans la soirée.

Or Lygie dormait paisiblement. Quelques rayons lumineux dans lesquels tourbillonnait une poussière dorée s'engouffraient à travers les rideaux mal tirés dans le *cubiculum* obscur. Dans leur lumière, Acté vit le fin visage de Lygie, reposant sur son bras nu, ses yeux clos et sa bouche légèrement entrouverte. Elle respirait régulièrement, comme on respire dans le sommeil.

« Elle dort, elle peut dormir ! pensa Acté. C'est encore une enfant. »

Au bout d'un instant, elle rumina sa constatation que cette enfant préférait tout de même fuir que de devenir la maîtresse de Vinicius, qu'elle préférait la misère à la honte, l'errance à la somptueuse maison près des Carines, aux parures, aux bijoux, aux festins, aux sons des luths et des cithares.

– Pourquoi ?

Elle se mit à dévisager Lygie comme si elle voulait trouver une réponse sur son visage endormi. Elle regarda son front très pur, l'arc délicat de ses sourcils, ses cils brun foncé, sa bouche entrouverte, sa jeune poitrine soulevée par sa respiration paisible, et elle se dit :

« Qu'elle est différente de moi ! »

Lygie lui sembla une merveille, une vision divine, une créature chérie des dieux, cent fois plus belle que toutes les fleurs du jardin de César et que toutes les sculptures de son palais. Dans le cœur de la Grecque il n'y avait point de jalousie. Au contraire, à la pensée des dangers qui menaçaient la jeune fille, elle fut prise d'une grande pitié. Une sorte de sentiment maternel s'éveilla en elle ; Lygie lui sembla non seulement

belle comme un beau rêve, mais aussi très chère et, posant ses lèvres sur ses sombres cheveux, elle les baisa.

Lygie dormait paisiblement comme si elle se trouvait chez elle, sous la protection de Pomponia Graecina. Elle dormit assez longtemps. Midi avait passé quand elle ouvrit ses yeux bleus et promena un regard étonné sur le *cubiculum*.

Elle était visiblement surprise de constater qu'elle n'était pas à la maison, chez les Aulus.

– C'est toi, Acté? demanda-t-elle enfin en apercevant dans l'obscurité le visage de sa compagne.

– C'est bien moi, Lygie.

– Est-ce déjà le soir?

– Non, petite, mais il est plus de midi.

– Ursus n'est toujours pas rentré?

– Ursus n'a pas dit qu'il allait revenir mais seulement que ce soir il allait avec des chrétiens guetter la litière.

– Ah! oui, c'est vrai.

Cela dit, elles quittèrent le *cubiculum* et se rendirent aux bains où Acté, après avoir baigné Lygie, l'emmena prendre le petit déjeuner, puis se promener dans les jardins du palais où aucune rencontre dangereuse n'était à craindre car César et ses familiers dormaient encore. Lygie voyait pour la première fois ces splendides jardins plantés de cyprès, de pins, de chênes, d'oliviers et de myrtes parmi lesquels se profilait tout un peuple de blanches statues, où miroitaient des mares, où des bosquets entiers de rosiers s'épanouissaient, aspergés d'eau pulvérisée jaillissant des fontaines, où l'entrée de grottes enchanteresses était tapissée de lierre ou de rameaux de vigne, où sur les plans d'eau glissaient des cygnes argentés, tandis que parmi les statues et les arbres gambadaient des gazelles apprivoisées ramenées des déserts d'Afrique, et voletaient des oiseaux multicolores rapportés de tous les pays connus du monde.

Les jardins étaient déserts; çà et là seulement, des esclaves

travaillaient une bêche à la main, en fredonnant; d'autres auxquels on avait donné un moment de répit étaient assis au bord des pièces d'eau ou à l'ombre des chênes, dans les lueurs tremblantes des rayons du soleil filtrés à travers le feuillage; d'autres enfin arrosaient les rosiers et les fleurs mauve pâle du safran. Acté et Lygie marchèrent assez longtemps, contemplant toutes les merveilles des jardins et bien que Lygie eût l'esprit préoccupé par d'autres pensées, elle avait encore trop de candeur pour ne pas céder à la curiosité et ne pas admirer. Elle se mit même à penser que si César eût été bon, il eût pu être très heureux dans un tel palais et dans de tels jardins.

Enfin, quelque peu fatiguées, elles s'assirent sur un banc presque entièrement caché parmi les cyprès et se mirent à parler de ce qui leur tenait le plus à cœur, à savoir la fuite de Lygie le soir même. Acté était, de beaucoup, moins sûre que Lygie du succès de cette évasion. Par moments, il lui semblait même que c'était de la folie et que cela ne pouvait réussir. Lygie lui faisait de plus en plus pitié. L'idée lui vint à l'esprit qu'il serait cent fois plus prudent d'essayer de fléchir Vinicius. Au bout d'un moment, elle commença à la questionner, elle lui demanda si elle le connaissait depuis longtemps et si elle ne pensait pas qu'il se laisserait convaincre de la restituer à Pomponia.

Mais Lygie hocha tristement sa jolie tête brune.

– Non. Chez les Aulus, Vinicius était tout autre, il était très bon, mais depuis le festin d'hier, j'ai peur de lui et je préfère fuir chez les Lygiens.

Acté continua de la questionner :

– Pourtant chez les Aulus, il te plaisait ?

– Oui, répondit Lygie en baissant la tête.

– Mais enfin, tu n'es pas une esclave comme je l'étais, remarqua Acté après un moment de réflexion. Vinicius pourrait donc t'épouser, toi. Tu es un otage et la fille du roi des

Lygiens. Les Aulus t'aiment comme leur propre enfant et je suis sûre qu'ils seraient prêts à t'adopter. Vinicius pourrait t'épouser, Lygie.

Mais Lygie lui répondit à mi-voix et encore plus tristement :

– Je préfère fuir chez les Lygiens.

– Lygie, veux-tu que j'aille de ce pas chez Vinicius, que je le réveille s'il dort et que je lui dise ce que je te dis en ce moment ? Oui, ma chérie, j'irai chez Vinicius et je lui dirai : « Vinicius, c'est une fille de roi et l'enfant chérie de l'illustre Aulus ; si tu l'aimes, rends-la aux Aulus, puis prends-la comme épouse de chez eux. »

La jeune fille répondit d'une voix à peine perceptible de sorte qu'Acté entendit tout juste :

– Je préfère aller chez les Lygiens...

Et deux larmes perlèrent de ses cils baissés.

Un bruissement de pas qui se rapprochaient interrompit leur conversation et avant même qu'Acté ait eu le temps de voir qui venait, apparut devant leur banc Sabina Poppée avec un cortège de quelques esclaves. Deux d'entre elles tenaient au-dessus de sa tête des faisceaux de plumes d'autruche fixées sur des baguettes dorées, avec lesquelles elles l'éventaient légèrement et, en même temps, la protégeaient du soleil automnal encore brûlant. Devant elle, une Éthiopienne, noire comme l'ébène, aux seins comme gonflés de lait, portait dans ses bras un enfant enveloppé d'une robe pourpre à franges d'or. Acté et Lygie se levèrent pensant que Poppée allait passer à côté du banc sans porter attention à elles, mais elle s'arrêta devant elles et dit :

– Acté, les clochettes que tu as cousues sur l'*icuncula* (poupée) étaient mal attachées ; la petite en a arraché une et l'a portée à sa bouche ; heureusement que Lilith l'a vu à temps.

– Pardonne-moi, divine, répondit Acté en croisant ses mains sur sa poitrine et en s'inclinant.

Mais Poppée commença à dévisager Lygie.

– Qu'est-ce que c'est que cette esclave? demanda-t-elle au bout d'un moment.

– Ce n'est pas une esclave, divine Augusta, c'est la pupille de Pomponia Graecina et la fille du roi des Lygiens donnée par celui-ci comme otage à Rome.

– Et elle est venue te voir?

– Non, Augusta. Elle habite au palais depuis avant-hier.

– Elle a hier assisté au festin?

– Elle y a été, Augusta.

– Sur l'ordre de qui?

– Sur l'ordre de César...

Poppée commença à fixer encore plus attentivement Lygie qui se tenait devant elle, tête baissée, tantôt levant par curiosité ses yeux rayonnants tantôt les baissant. Soudain une ride se creusa entre les sourcils d'Augusta. Jalouse de sa propre beauté et de son pouvoir, elle vivait dans la perpétuelle angoisse de voir un jour quelque rivale heureuse la perdre comme elle avait elle-même perdu Octavie. Aussi tout beau visage aperçu dans le palais lui semblait-il suspect. D'un regard de connaisseur, elle évalua aussitôt les formes de Lygie, jaugea chaque détail de son visage et s'effraya. «C'est tout simplement une nymphe, se dit-elle. Vénus lui a donné le jour.» Et soudain, une pensée qui ne lui était encore jamais venue à l'esprit à la vue d'aucune beauté, l'effleura: elle, Poppée, était bien plus vieille! Son amour-propre en fut blessé, une inquiétude l'envahit, diverses craintes surgirent dans son esprit. «Néron ne l'a peut-être pas vue, ou, en la regardant à travers son émeraude ne l'a-t-il pas jugée à sa juste valeur?... Mais qu'arrivera-t-il s'il la rencontre en plein jour, si merveilleuse au soleil?... Au surplus, ce n'est pas une esclave, mais une fille de roi, de barbares il est vrai, mais fille de roi quand même!... Dieux immortels! Elle est aussi belle que moi, mais plus jeune!» Et la ride entre ses

sourcils s'approfondit encore tandis que ses yeux brillèrent sous ses cils dorés d'un éclat glacial.

Se tournant vers Lygie, elle commença à la questionner en apparence, avec calme :

– As-tu parlé avec César ?

– Non, Augusta.

– Pourquoi préfères-tu être ici plutôt que chez les Aulus ?

– Je ne préfère pas, *domina*. C'est Pétrone qui a poussé César à me reprendre à Pomponia ; je me sens ici prisonnière, ô *domina* !...

– Et tu voudrais retourner chez Pomponia ?

Poppée avait formulé la dernière question d'une voix plus douce et plus amène éveillant soudain dans le cœur de Lygie un peu d'espoir.

– *Domina* ! lui dit-elle en tendant les mains vers elle, César a promis de me livrer comme esclave à Vinicius, mais toi, intercède en ma faveur et rends-moi à Pomponia.

– Ainsi Pétrone a poussé César à te reprendre à Aulus et à te remettre à Vinicius ?

– Oui, *domina*. Vinicius doit aujourd'hui même envoyer me chercher, mais toi, si bonne, aie pitié de moi.

Ayant dit cela, elle s'inclina et, ayant saisi le bord de la robe de Poppée, elle attendit le cœur battant que celle-ci lui parlât. Poppée la regarda un instant le visage éclairé d'un méchant sourire, puis elle lui dit :

– Alors je te promets que tu seras aujourd'hui même l'esclave de Vinicius.

Et elle s'éloigna comme une vision, belle mais mauvaise. Aux oreilles de Lygie et Acté parvint seulement le cri de l'enfant qui, sans qu'on ne sût pourquoi, s'était mise à pleurer.

Les yeux de Lygie s'emplirent eux aussi de larmes, mais au bout d'un moment, elle prit la main d'Acté et lui dit :

– Rentrons. Il ne faut attendre d'aide que d'où elle peut venir.

Elles revinrent dans l'atrium qu'elles ne quittèrent plus jusqu'au soir. Lorsque l'obscurité se fit et que les esclaves eurent apporté des candélabres à quatre branches à hautes flammes, elles étaient toutes les deux très pâles. Elles menaient une conversation à bâtons rompus et tendaient l'oreille pour entendre si quelqu'un venait. Lygie répétait sans cesse que bien qu'il lui fût pénible de quitter Acté, elle préférerait, vu qu'Ursus devait déjà attendre dans l'obscurité, que tout se passât aujourd'hui. L'émotion l'oppressait. Acté prit fiévreusement tous les bijoux qu'elle trouva sous la main et les enroula dans un pan du péplum de Lygie, l'adjurant de ne pas refuser ce don qui lui serait utile dans sa fuite. Un silence pesant régnait leur donnant des illusions de bruits. Il leur sembla à toutes les deux qu'elles entendaient soit un chuchotement derrière la portière, soit les pleurs au loin d'un enfant, soit l'aboïement de chiens.

Soudain, la portière du vestibule s'agita sans bruit et un homme de haute taille, noirâtre, au visage portant des marques de variole, surgit comme un spectre dans l'atrium. Lygie reconnut aussitôt Atacinus, un affranchi de Vinicius, qui venait chez les Aulus.

Acté poussa un cri, mais Atacinus s'inclina très bas et dit :
– Salutations à la divine Lygie de la part de Marcus Vinicius qui l'attend avec un festin dans sa maison décorée de verdure.

Les lèvres de la jeune fille devinrent tout à fait blêmes.
– J'y vais, dit-elle.

Et, en adieu, elle noua ses bras autour du cou d'Acté.